

LFF

Lire en Français Facile

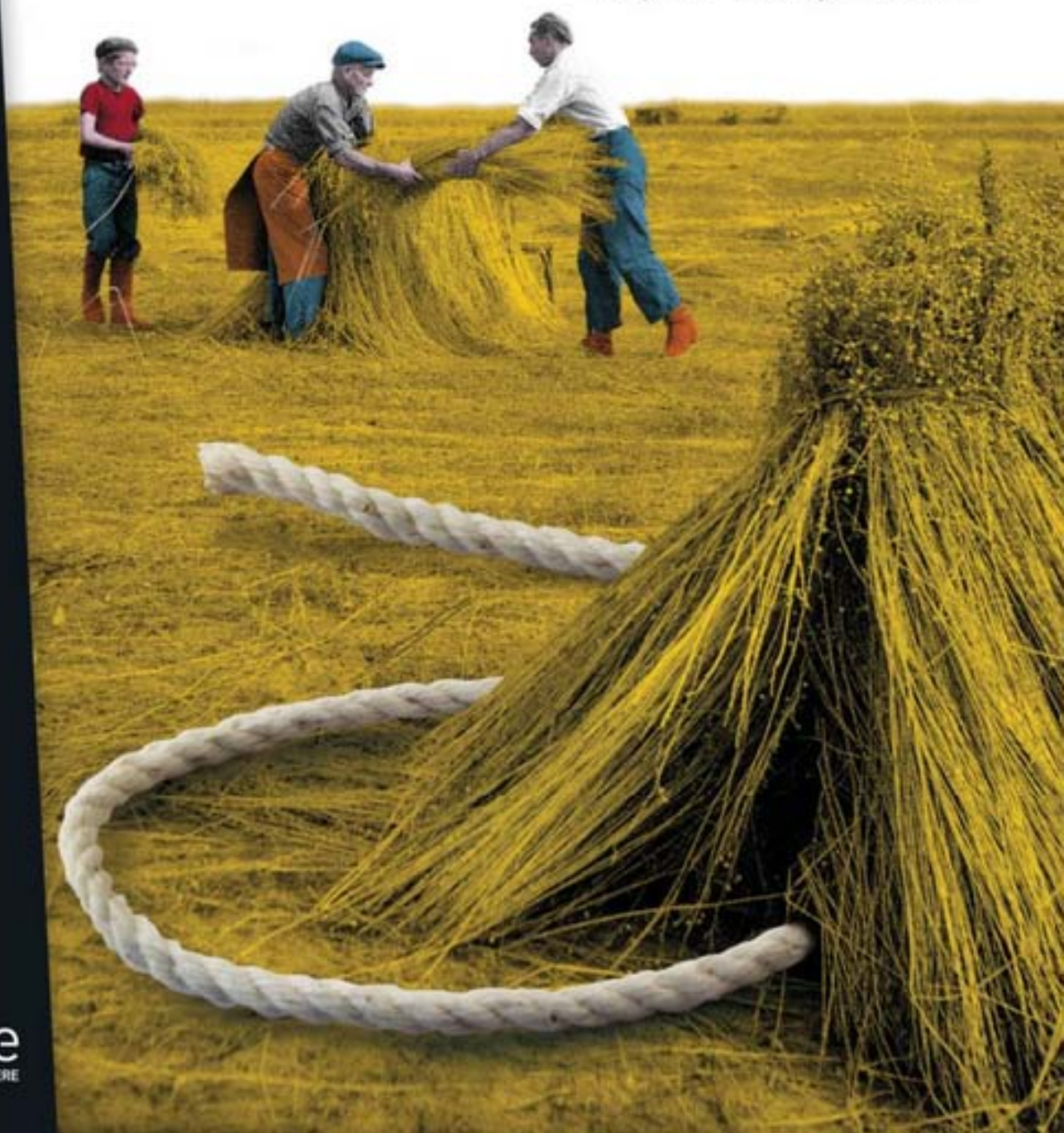
Classique



B1

Cinq contes

Guy de Maupassant



hachette
FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

Cinq contes

Guy de Maupassant

Adaptation du texte : Jean-Paul Tauvel

hachette
FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

L'ŒUVRE

Conte 1

Toine	5
<u>Toine fait rire</u>	5
Toine est malade	9
Toine couve	15

Conte 2

Le papa de Simon	21
------------------------	----

Conte 3

La bête de maître Belhomme	33
----------------------------------	----

Conte 4

La ficelle	47
------------------	----

Conte 5

L'auberge	57
-----------------	----

Adaptation du texte : Jean Paul Tauvel

Rédaction du dossier pédagogique : Bernadette Bazelle Shahmaei

Édition : Christine Delormeau

Maquette de couverture : Nicolas Piroux

Illustration de couverture : Nicolas Piroux

Photo © Ministère de la Culture Médiathèque du Patrimoine,
Dist. RMN/François Kollar

Maquette intérieure : Sophie Fournier Villiot (Amarante)

Mise en pages : Atelier des 2 Ormeaux

Illustrations : Bruno David

© HACHETTE LIVRE 2011, 43, quai de Grenelle, 75905 Paris CEDEX 15.

Tous les droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tout pays. La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et les courtes citations » dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (Alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie (20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

TOINE FAIT RIRE

On le connaît à dix kilomètres aux environs, le père Toine, le gros Toine, Toine-ma-Fine, Antoine Mâcheblé, le patron du café de Tournevent.

Il a rendu célèbre¹ le petit village caché dans une vallée qui descend vers la mer, pauvre petit village paysan de dix maisons normandes entourées de fossés² et d'arbres.

Elles sont là, ces maisons, dans cette vallée toute verte d'herbe. Elles semblent s'être cachées dans ce trou pour éviter le grand vent de la mer.

Le village tout entier semble appartenir à Antoine Mâcheblé, qu'on appelle souvent aussi Toine et Toine-ma-Fine, à cause d'une expression³ qu'il emploie très souvent :

« Ma fine⁴ est la première de France. »

Sa fine, c'est son alcool, bien sûr.

Depuis vingt ans, il fait boire sa fine à tout le pays, car chaque fois qu'on lui demande :

Qu'est-ce que nous allons boire, père Toine ?

Il répond toujours la même chose :

1 Célèbre : très connu.

2 Un fossé : un trou creusé en longueur par où s'écoule l'eau.

3 Une expression : une petite phrase que l'on utilise souvent.

4 La fine : un alcool appelé aussi eau de vie.

Une fine, mon gendre⁵, ça chauffe le ventre et ça nettoie la tête ; il n'y a rien de meilleur pour le corps.

Mais il a aussi cette habitude d'appeler tout le monde « mon gendre », et pourtant il n'a pas de fille mariée ou à marier.

Ah, oui ! on le connaît, Toine-ma-Fine, le plus gros homme du pays et même de toute la région⁶. Sa petite maison semble beaucoup trop étroite et basse pour lui, et quand on le voit debout sur sa porte où il passe des journées entières, on se demande comment il pourra entrer. Il y entre chaque fois qu'un client⁷ se présente, car Toine-ma-Fine est toujours invité à prendre un petit verre quand on boit chez lui.

Son café⁸ s'appelle *Le café des Amis* et le père Toine, c'est vraiment l'ami de toute la région. On vient de Fécamp⁹ et de Montivilliers⁹ pour le voir et pour rire en l'écoutant, car il ferait rire une pierre de tombe¹⁰, ce gros homme. Il a l'habitude de se moquer des gens sans les mettre en colère, de cligner de l'œil¹¹ pour expliquer ce qu'il ne dit pas, de se taper sur les genoux dans sa gaieté et cela vous tire le rire du ventre malgré vous, chaque fois. Et puis c'est une chose extraordinaire que de le regarder boire. Il boit tout ce qu'on lui offre avec une joie dans son œil malin, une joie qui vient de son double plaisir, plaisir de boire d'abord et de gagner de l'argent ensuite. Les moqueurs du pays lui demandent :

Pourquoi est-ce que tu ne bois pas la mer, père Toine ?

Il y a deux choses qui m'en empêchent ; premièrement elle est salée, et deuxièmement il faudrait la mettre en bouteille, car mon ventre ne peut pas boire à cette tasse-là !

Et puis il faut l'entendre se disputer avec sa femme ! C'est si drôle qu'on paierait sa place comme au théâtre. Depuis trente ans qu'ils sont mariés, ils se disputent tous les jours. Mais Toine rit, alors que sa femme, elle, se fâche. C'est une grande paysanne,



marchant à longs pas comme un oiseau à grandes pattes, et portant sur son corps maigre et plat une tête de chouette en colère. Elle passe son temps à élever des poules dans une petite cour, derrière le café, et elle est très connue parce qu'elle sait bien engraisser les volailles.

5 Un gendre : le mari de ma fille est mon gendre.

6 La région : partie d'un pays.

7 un client : ici, celui qui vient au café pour boire.

8 un café : endroit où l'on peut s'asseoir et boire toutes sortes de boissons en payant.

9 Fécamp, Montivilliers : villes de Normandie.

10 Une pierre de tombe : une pierre qui sert à boucher la tombe (le trou où l'on enterre un mort).

11 Cligner de l'œil : fermer et ouvrir rapidement un œil pour faire signe à quelqu'un.

Quand on donne un repas à Fécamp chez les gens riches, il faut, pour que le dîner soit bon, qu'on y mange une poule de la mère Toine.

Mais elle est née de mauvaise humeur et elle a continué à se plaindre¹² de tout. Fâchée contre le monde entier, elle en veut¹³ surtout à son mari. Elle lui en veut d'être gai et célèbre, d'être gros et en bonne santé. Elle lui dit qu'il est un bon à rien parce qu'il gagne de l'argent sans rien faire, qu'il mange et boit comme dix, et presque tous les jours elle déclare d'un air furieux :

Ça serait mieux avec les cochons, un gros lard comme ça. Ça a tant de graisse qu'on en a mal au cœur.

Et elle lui crie dans la figure :

Attends, attends un peu ; nous verrons ce qui arrivera, nous verrons bien ! Ça crèvera¹⁴ comme un sac à grain, ce gros-là !

Toine rit de tout son cœur en se tapant sur le ventre et répond :

Eh ! la mère poule, ma planche¹⁵, essaie d'engraisser comme ça de la volaille. Essaie pour voir.

Et relevant sa manche sur son bras énorme¹⁶ :

En voilà une aile, la mère, en voilà une.

Et les clients tapent du poing sur les tables en dansant de joie, tapent du pied sur la terre du sol, et crachent par terre avec une grande gaieté.

¹² Se plaindre : dire qu'on n'est pas content.

¹³ En vouloir à quelqu'un : être très fâché contre quelqu'un.

¹⁴ Crever : 1 se déchirer (un sac, un ballon) et laisser s'échapper ce qu'il y a à l'intérieur ; 2 mourir (familier).

¹⁵ Une planche : morceau de bois long et très plat. Toine se moque ici de sa femme parce qu'elle est très maigre.

¹⁶ Énorme : très gros.

La vieille en colère répète :

Attends un peu,.. Attends un peu... Nous verrons ce qui arrivera... Ça crèvera comme un sac à grain.

Et elle s'en va, furieuse, sous les rires des buveurs.

Toine, en effet, est extraordinaire à voir : il est devenu épais, gros et rouge. C'est un de ces êtres énormes avec qui la mort semble jouer et s'amuser. Les autres, la mort les rend tristes et maigres ; lui, il grossit, il est toujours drôle, gai, et il a l'air en bonne santé.

Attends un peu, répète la mère Toine, nous verrons ce qui arrivera.

1. Que faisait Toine-ma-fine tous les jour dans son café ?
2. Quel est son caractère ?
3. Que fait mère Toine ?
4. Quel est le caractère de mère Toine ?
5. Elle désire qu'arrive quoi à son mari ?

TOINE EST MALADE

Il arrive un jour que Toine tombe malade. Il ne peut plus remuer. On couche le gros homme dans la petite chambre derrière le mur du café, pour qu'il puisse entendre ce qu'on dit à côté et causer¹⁷ avec les amis. Sa tête est restée libre, mais son corps, un corps énorme, impossible à remuer, à lever, est immobile¹⁸.

On espère au début que ses grosses jambes vont guérir, mais cet espoir disparaît bientôt. Chaque semaine, quatre voisins aident à refaire le lit en enlevant le gros homme, par les bras et les jambes. Et Toine-ma-Fine passe ses jours et ses nuits dans son lit.

Il reste gai pourtant, mais d'une gaieté différente ; il a peur comme un petit enfant, lorsqu'il est devant sa femme qui crie toute la journée.

Le voilà, le gros cochon, le voilà, le bon à rien, le paresseux, ce gros ivrogne ! C'est du joli, c'est du joli !

¹⁷ Causer : parler (aujourd'hui ce mot n'est plus très employé).

¹⁸ Immobile : qui ne bouge pas.

Il ne répond pas, il cligne seulement de l'œil derrière le dos de la vieille, et il se retourne sur son lit, seul mouvement qui lui reste possible. Il appelle ce mouvement faire un « va-t-au nord » ou un « va-t-au sud ». Son grand plaisir maintenant, c'est d'écouter parler les clients du café et de causer avec eux à travers le mur quand il reconnaît les voix des amis. Il crie :

Hé ! mon gendre, c'est toi, Célestin ?

Et Célestin Maloisel répond :

C'est moi, père Toine. Est-ce que tu cours à nouveau, gros lapin¹⁹ ?

Toine-ma-Fine répond :

Courir, non, pas encore. Mais je n'ai pas maigri, le ventre est bon.

Bientôt il fait venir ses meilleurs amis dans sa chambre et on reste à parler avec lui, mais il est triste de voir qu'on boit sans lui. Il répète :

C'est ça qui me rend malheureux, mon gendre, de ne plus boire de ma fine, nom de nom²⁰. Le reste, je m'en moque²¹, mais de ne pas boire, cela me rend malheureux.

Et la tête de chouette de la mère Toine paraît à la fenêtre. Elle crie :

Regardez-le, regardez-le, maintenant, ce gros paresseux qu'il faut nourrir, qu'il faut laver, qu'il faut nettoyer comme un cochon.

Et quand la vieille a disparu, un coq aux plumes rouges saute parfois sur la fenêtre, regarde d'un œil rond et curieux dans la chambre, puis pousse un grand cri. Et parfois aussi, une ou deux

¹⁹ Gros lapin : expression très familière pour interpeller quelqu'un. S'emploie habituellement envers des enfants : « mon gros lapin ».

²⁰ Nom de nom : expression familière pas très polie qu'on dit quand on est en colère ou qu'on est surpris.

²¹ Je m'en moque : cela m'est égal.

6. Il est arrivé quoi au père Toine ?
7. Que signifie « va-t-au nord » « va-t-au sud » ?
8. Comment s'appellent les amis du père Toine ?
9. Comment parlait père Toine avec ses amis quand il était au lit ?

poules volent jusqu'au pied du lit et cherchent quelque chose à manger sur le sol.

Les amis de Toine-ma-Fine quittent bientôt la salle du café pour venir, chaque après-midi, causer autour du lit du gros homme. Il est couché, ce moqueur d'Antoine, mais il les amuse encore. Il ferait rire le diable²², ce malin-là. Ils sont trois qui reparaissent tous les jours : Célestin Maloisel, un grand maigre, Prosper Horlville, un petit sec avec un nez de rat, rusé et fin comme un renard, et Césaire Paumelle, qui ne parle jamais, mais qui s'amuse quand même.

On apporte une planche de la cour, on la pose au bord du lit et on joue aux cartes, et on fait de belles parties depuis deux heures jusqu'à six.

Mais la mère Toine devient de plus en plus méchante. Elle ne peut pas supporter que son gros paresseux de mari continue à s'amuser, à jouer aux cartes dans son lit. Chaque fois qu'elle voit une partie commencée, elle arrive furieuse, renverse la planche, prend le jeu, le rapporte dans le café ; elle dit que c'est assez de nourrir ce gros lard à ne rien faire ; elle ne veut pas le voir en plus s'amuser comme pour se moquer du pauvre monde qui travaille toute la journée.

Célestin Maloisel et Césaire Paumelle baissent la tête, mais Prosper Horlville s'amuse des colères de la vieille.

La voyant un jour plus furieuse que d'habitude, il lui dit :

Hé, la mère, savez-vous ce que je ferais, moi, si j'étais vous ?

Elle attend qu'il s'explique, en le regardant avec son œil de chouette. Il continue :

Il est chaud comme un poêle, votre mari, il ne sort pas de son lit. Hé bien, moi, je lui ferais couvrir des œufs.

Elle reste très étonnée, pensant qu'on se moque d'elle, regardant longuement la figure mince et rusée du paysan qui continue :

²² Le diable : l'ennemi ou le contraire de Dieu. Il est le Mal.

Je lui en mettrais cinq sous un bras, cinq sous l'autre, le même jour que je ferais couvrir une poule, ça naîtrait de la même façon. Quand ils seraient nés, je porterais à votre poule les poussins de votre mari pour qu'elle les élève. Ça vous en ferait de la volaille, la mère !

La vieille, très étonnée, demande :

Est-ce que c'est possible ?

L'homme répond :

Si c'est possible ? Pourquoi est-ce que ça ne serait pas possible ? On fait bien couvrir des œufs dans une boîte chaude, on peut bien en mettre dans un lit.

Elle est frappée²³ par cette explication et s'en va, en réfléchissant, plus calme.

Huit jours plus tard, elle entre dans la chambre de Toine avec son tablier²⁴ plein d'œufs. Et elle dit :

Je viens de mettre la poule jaune au nid avec dix œufs. En voilà dix pour toi. Fais attention de ne pas les casser.

Toine, très inquiet, demande :

Qu'est-ce que tu veux ?

Elle répond :

Je veux que tu les couves, bon à rien.

Il rit d'abord ; puis comme elle répète, il se fâche, il n'est pas d'accord, il refuse de laisser mettre sous ses bras cette graine de volaille que sa chaleur fera naître.

Mais la vieille, furieuse, déclare :

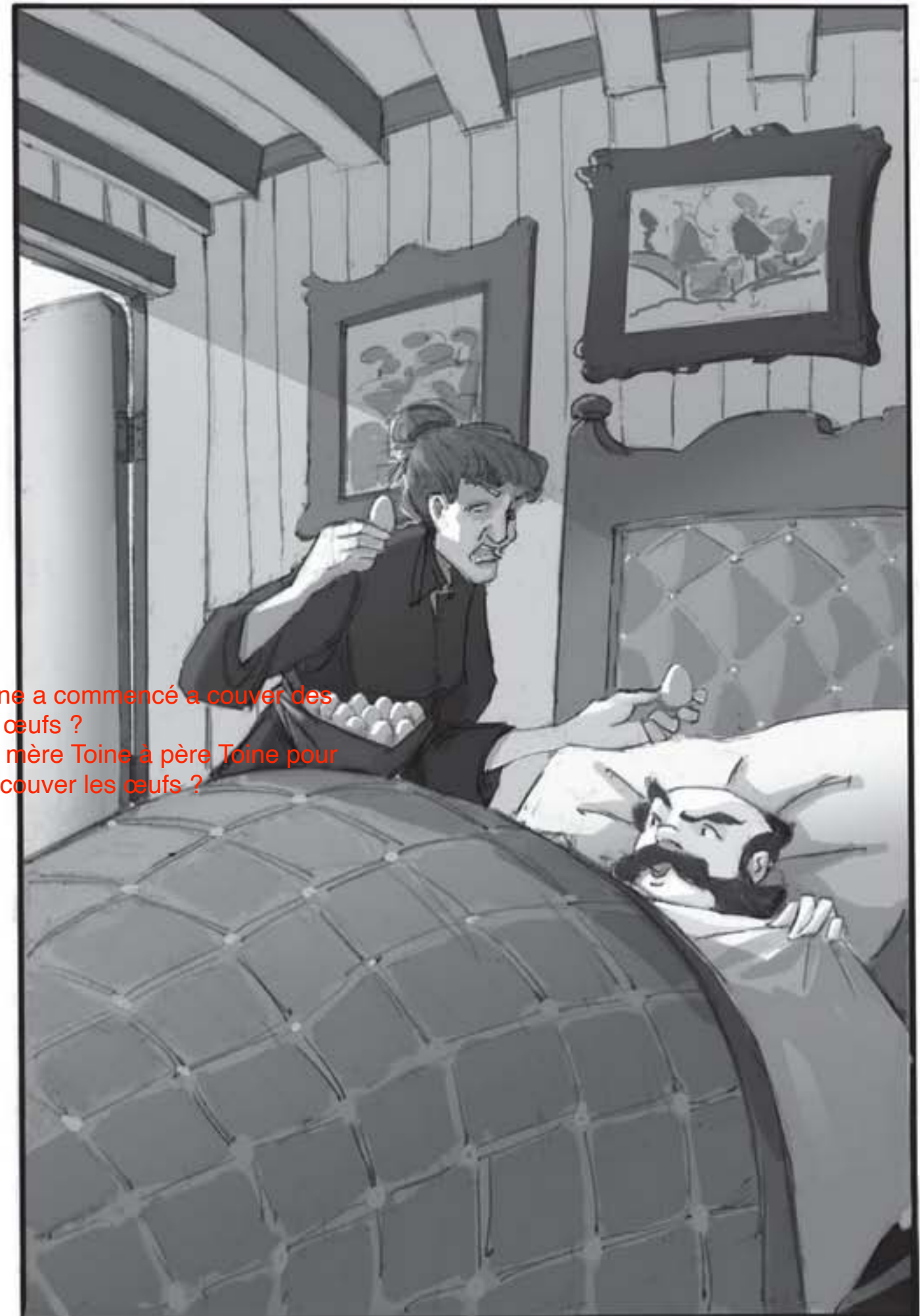
Tu n'auras pas à manger ce midi si tu ne les prends pas, nous verrons bien ce qui arrivera.

Toine, inquiet, ne répond rien.

Quand il entend sonner midi, il appelle :

23 Être frappé par : être très étonné et très impressionné.

24 Un tablier : un morceau de tissu qu'on attache devant soi pour ne pas se salir en faisant la cuisine, par exemple.



10. Pourquoi père Toine a commencé à couvrir des œufs ?

11. Comment menace mère Toine à père Toine pour l'obliger à couvrir les œufs ?

Hé, la mère, la soupe est-elle prête ?

La vieille crie de sa cuisine :

Il n'y a pas de soupe pour toi, gros paresseux.

Il croit qu'elle dit cela pour s'amuser et attend, puis il demande, supplie²⁵, se met en colère, fait des « va-t-au nord » et des « va-t-au sud » ; il est très malheureux, il frappe le mur à coups de poing, mais il est obligé de laisser mettre dans son lit cinq œufs contre son côté gauche et cinq contre son côté droit. Après cela, il a sa soupe.

Quand ses amis arrivent, ils le croient tout à fait malade, il paraît tellement drôle²⁶ et gêné.

Puis on fait la partie de tous les jours. Mais Toine semble n'y prendre aucun plaisir et il n'avance les mains que lentement et avec beaucoup de précautions²⁷.

Tu as mal au bras ? demande Horlaville. Toine répond :

J'ai le bras qui me semble lourd.

Soudain, on entend entrer dans le café, les amis se taisent.

C'est le maire avec un ami. Ils demandent deux verres de fine et se mettent à causer des affaires du pays. Comme ils parlent à voix basse, Toine-ma-Fine veut coller son oreille contre le mur, et, oubliant ses œufs, il fait un rapide « va-t-au nord » qui le couche sur une omelette²⁸.

Il pousse un cri, la mère Toine arrive en courant, et comprenant le malheur, elle ouvre le lit d'un mouvement. Elle reste d'abord immobile, trop furieuse pour parler devant la grande chose molle et jaune collée sur le côté de son mari.

Puis, tremblant de colère, elle se jette sur le malade et se met à le frapper à grands coups sur le ventre, comme lorsqu'elle lave

son linge au bord de la rivière. Ses mains tombent l'une après l'autre avec un grand bruit, très vite. Les trois amis rient très fort ; ils étouffent²⁹, toussent, crachent, poussent des cris, et le gros homme affolé³⁰ essaie d'éviter³¹ les coups de sa femme pour ne pas casser encore les cinq œufs qu'il a de l'autre côté.

12. Pourquoi mère Toine se met à frapper père Toine ?

14. Comment ont réagi les amis de père Toine ?

15. Pour qui et pourquoi est inquiet père Toine ?

TOINE COUVE

Toine est vaincu³². Il doit couvrir, il n'a plus le droit de jouer aux cartes, plus le droit de faire un mouvement, car la vieille refuse de lui donner à manger chaque fois qu'il casse un œuf.

Il reste sur le dos, l'œil au plafond, sans bouger, les bras soulevés comme des ailes, chauffant contre lui les œufs.

Il parle seulement à voix basse, comme s'il avait peur de casser les œufs en faisant du bruit, et il est inquiet pour la poule jaune qui fait dans le poulailler le même travail que lui.

Il demande à sa femme :

La jaune a-t-elle mangé aujourd'hui ?

Et la vieille va de ses poules à son mari et de son mari à ses poules ; elle ne pense et ne s'intéresse qu'aux petits poulets qui vont naître dans le lit et dans le nid.

Les gens du pays qui savent l'histoire viennent, curieux et sérieux, prendre des nouvelles de Toine. Ils entrent à pas légers comme on entre chez les malades et demandent, très intéressés :

Hé bien ! Cela va-t-il ?

25 Supplier : demander quelque chose (souvent en pleurant).

26 Drôle : ici, bizarre.

27 Avec précaution : en faisant très attention (ici, de ne pas casser les œufs).

28 Une omelette : plat qu'on fait en cassant et cuisant ensemble plusieurs œufs.

29 Étouffer : ne plus pouvoir respirer.

30 Être affolé : être fou de peur, ne plus savoir que faire.

31 Éviter : passer à côté de..., essayer de ne pas rencontrer.

32 Être vaincu : être moins fort que les autres, perdre la bataille.



Toine répond :

Oui ça va, ça va, mais je me sens malade : j'ai tellement chaud ; j'ai comme des fourmis qui me courent sur la peau.

Un matin sa femme entre très émue³³ et déclare :

La jaune en a sept. Il y a trois œufs de mauvais.

Toine sent battre son cœur. Combien en aura-t-il, lui ?

Il demande : « Ce sera cet après-midi ? » avec une peur de femme qui va devenir mère.

La vieille répond d'un air furieux, car elle a peur que cela ne réussisse pas :

Bien sûr !

33 Être ému : être très triste ou très content, avoir un sentiment fort.

Ils attendent. Les amis, prévenus que le moment approche, arrivent bientôt, inquiets eux aussi.

On en parle dans les maisons. On va demander des nouvelles aux portes voisines.

Vers trois heures, Toine s'endort. Il a l'habitude maintenant de dormir la moitié des jours. Il est réveillé soudain par quelque chose qui bouge sous son bras droit. Il y porte aussitôt la main gauche et attrape une bête couverte de petites plumes jaunes, qui remue dans ses doigts.

Il est très ému, se met à pousser des cris, et il laisse aller le poussin qui court sur son ventre. Le café est plein de monde. Les clients courent, entrent tous dans la chambre, entourent Toine, et la vieille qui est arrivée prend avec beaucoup de précautions la petite bête cachée sous la barbe de son mari.

Personne ne parle plus. C'est un beau jour chaud d'avril. On entend par la fenêtre ouverte les cris de la poule jaune qui appelle ses nouveau-nés.

Toine qui sue³⁴ d'émotion et de peur, murmure³⁵ :

J'en ai encore un sous le bras gauche, maintenant.

Sa femme met vite dans le lit sa grande main maigre, et ramène un second poussin, avec des mouvements très lents.

Les voisins veulent le voir. On se le passe de l'un à l'autre en le regardant avec attention comme si c'était un poussin pas comme les autres.

Pendant vingt minutes, aucun ne naît, puis quatre sortent en même temps de leurs œufs.

C'est un grand cri parmi tous ceux qui sont là.

Et Toine sourit, content d'avoir réussi, commençant à être fier

16. Combien de poussin sont nés sous père Toine ?

34 Suer : avoir le corps tout mouillé comme quand on a très chaud. C'est l'émotion qui provoque cette sueur.

35 Murmurer : parler à voix très basse.

d'être père. On n'en a pas souvent vu comme lui, quand même ! C'est un drôle d'homme, vraiment !

Ça fait six. Nom de nom, quelle famille !

Et tout le monde rit très fort. D'autres personnes remplissent le café. D'autres encore attendent devant la porte. On se demande :

Combien y en a-t-il ?

Il y en a six.

La mère Toine porte à la poule cette famille nouvelle, et la poule pousse de petits cris, dresse³⁶ ses plumes, ouvre les ailes toutes grandes pour cacher ses petits qui deviennent de plus en plus nombreux.

Il y en a encore un ! crie Toine.

Il s'est trompé, il y en a trois ! C'est un triomphe³⁷ ! Le dernier sort de son enveloppe à sept heures du soir. Tous les œufs sont bons ! Et Toine, fou de joie, très fier, embrasse sur le dos le faible animal et l'étouffe presque avec ses lèvres. Il veut le garder dans son lit, celui-là, jusqu'au lendemain, saisi par un amour de mère pour cette bête si petite à qui il a donné la vie, mais la vieille l'emporte comme les autres sans écouter son mari qui la supplie.

Les gens, très contents, s'en vont en parlant de ce qui est arrivé, et Horlavage, resté le dernier, demande :

Dis donc ! père Toine, tu m'invites à manger le premier, n'est-ce pas ?

À cette idée de repas, le visage de Toine devient rouge de joie, et le gros homme répond :

Bien sûr que je t'invite, mon gendre.



³⁶ Dresser : mettre droit.

³⁷ Un triomphe : une grande victoire, un grand succès.

LE PAPA DE SIMON

Midi finit de sonner. La porte de l'école s'ouvre et les gamins¹ courent au-dehors en se donnant des coups pour sortir plus vite. Mais ils ne s'en vont pas d'un côté et de l'autre pour rentrer dîner, comme ils le font chaque jour ; ils s'arrêtent à quelques pas, et par groupes se mettent à parler à voix basse.

C'est que ce matin-là, Simon, le fils de la Blanchotte, est venu en classe pour la première fois.

Tous ont entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles ; on est poli avec elle en public², mais les mères entre elles la regardent en la plaignant³ un peu et en la méprisant⁴ ; les enfants pensent de même sans savoir pourquoi.

Simon, lui, ils ne le connaissent pas, car il ne sort jamais, et il ne court pas avec eux dans les rues du village ou sur les bords de la rivière. C'est pourquoi ils ne l'aiment pas beaucoup ; et ils l'ont reçu avec une certaine joie et beaucoup d'étonnement. Ils se sont répétés l'un à l'autre cette parole dite par un garçon de quatorze ou quinze ans qui semble savoir beaucoup de choses car il cligne finement des yeux :

Vous savez... Simon... hé bien, il n'a pas de papa.

1 Un gamin (familier) : un enfant.

2 En public : devant les gens.

3 Plaignant : du verbe plaindre qui veut dire être désolé du malheur de quelqu'un.

4 Méprisant : du verbe mépriser qui veut dire penser que quelqu'un ne vaut rien.

Le fils de la Blanchotte paraît à son tour sur le seuil de la porte de l'école.

Il a sept ou huit ans. Il est un peu pâle⁵, très propre, avec l'air timide.

Il s'en retourne chez sa mère quand les groupes de ses camarades, parlant toujours à voix basse et le regardant avec les yeux malins et méchants des enfants qui préparent une mauvaise affaire⁶, l'entourent peu à peu ; ils finissent par l'enfermer tout à fait. Il reste là, planté⁷ au milieu d'eux, étonné et hésitant⁸, sans comprendre ce qu'on va lui faire. Mais le garçon, qui est très fier déjà d'avoir apporté la nouvelle, lui demande :

Comment t'appelles-tu, toi ?

Il répond :

Simon.

Simon quoi ? reprend l'autre.

L'enfant répète tout timide :

Simon.

Le gars lui crie : « On s'appelle Simon quelque chose... C'est pas un nom, ça... Simon. »

Et lui, prêt à pleurer, répond pour la troisième fois :

Je m'appelle Simon.

Les gamins se mettent à rire. Le garçon, triomphant, élève la voix : « Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa. »

Un grand silence se fait. Les enfants sont très étonnés devant cette chose extraordinaire, impossible, un garçon qui n'a pas de papa ; ils le regardent comme un monstre, un être hors de la nature, et ils sentent grandir en eux ce mépris, qu'ils ne pouvaient expliquer avant, de leurs mères pour la Blanchotte.

5 Pâle : très blanc.

6 Une mauvaise affaire : ici, une bêtise, une méchanceté.

7 Planté : debout, sans bouger.

8 Hésitant : qui hésite, c'est à dire qui ne sait ni que faire, ni que dire.

Simon, lui, s'est appuyé⁹ contre un arbre pour ne pas tomber ; et il reste très triste devant ce grand malheur qu'il ne peut pas réparer. Il cherche à s'expliquer. Mais il ne peut rien trouver pour leur répondre, rien dire contre cette chose terrible : il n'a pas de papa. Enfin, tout pâle, il leur crie, sans réfléchir : « Si, j'en ai un. »

Où est-il ? demande le garçon.

Simon se tait ; il ne sait pas. Les enfants rient, de plus en plus contents ; et ces fils des champs, qui ressemblent plus à des bêtes, sont comme des poules qui ont le besoin méchant de tuer l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. Simon voit tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve¹⁰ qu'il a toujours vu, comme lui-même, tout seul avec sa mère.

Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa.

Si, répond l'autre, j'en ai un.

Où est-il ? reprend aussitôt Simon.

Il est mort, dit l'enfant très fier, il est au cimetière, mon papa.

Tous les enfants sont d'accord : ils pensent que c'est très bien d'avoir son père mort au cimetière, mais lui, l'autre, il n'en a pas du tout. Leurs pères à eux sont presque tous méchants, ivrognes, voleurs et durs avec leurs femmes, mais ils se serrent de plus en plus comme pour étouffer celui qui n'est pas comme les autres.

L'un d'eux, tout à coup, qui se trouve contre Simon, lui tire la langue d'un air moqueur et lui crie :

Pas de papa ! pas de papa !

Simon le saisit¹¹ à deux mains aux cheveux et se met à lui donner des coups de pied dans les jambes, pendant qu'il lui mord la joue. Tout le monde remue de tous les côtés. On veut se placer

9 S'appuyer : poser une partie de son corps contre quelque chose pour se reposer.

10 Une veuve : une femme dont le mari est mort.

11 Saisir : prendre avec force.

entre les deux ennemis et Simon se trouve frappé, battu, roulé par terre, au milieu d'un groupe de gamins qui applaudissent. Comme il se relève en nettoyant avec sa main, sans réfléchir, sa petite blouse toute sale de poussière, quelqu'un lui crie :

Va le dire à ton papa.



Alors, il sent dans son cœur une grande tristesse. Ils sont plus forts que lui, ils l'ont battu et il ne peut rien leur répondre, car il sent bien que c'est vrai, qu'il n'a pas de papa. Plein de courage, il essaie pendant quelques secondes de lutter contre les larmes¹² qui l'étouffent. Il tousse, puis, sans cris, il se met à pleurer, avec de grosses larmes.

12 Lutter contre les larmes : essayer de ne pas pleurer alors qu'on en a très envie.

Alors une joie méchante saisit ses ennemis, et d'une façon naturelle, sans réfléchir, ils se prennent par la main et se mettent à danser en rond autour de lui en répétant, comme une chanson : « Pas de papa ! Pas de papa ! »

Mais Simon tout à coup cesse de pleurer. Il devient fou de colère. Il y a des pierres sous ses pieds ; il les ramasse et, de toutes ses forces, les lance contre ses ennemis. Deux ou trois sont frappés et se sauvent en criant ; il a l'air tellement effrayant qu'une grande peur saisit les autres. Ils manquent de courage, comme toujours la foule¹³ devant un homme en colère et ils se sauvent.

Resté seul, le petit enfant sans père se met à courir vers les champs, car il s'est rappelé quelque chose qui l'a décidé. Il veut se noyer¹⁴ dans la rivière.

Il se rappelle que, huit jours avant, un pauvre homme sans travail s'est jeté dans l'eau parce qu'il n'avait plus d'argent. Simon était là quand on le repêchait¹⁵ ; et le triste vieux qui lui semblait d'habitude malheureux, sale et laid, l'a étonné par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On a dit autour : « Il est mort. » Quelqu'un a ajouté : « Il est bien heureux maintenant. » Et Simon veut aussi se noyer, parce qu'il n'a pas de père, comme ce pauvre homme qui n'avait pas d'argent.

Il arrive tout près de l'eau et la regarde couler. Quelques poissons s'amuse, rapides, dans l'eau claire, et parfois sautent et attrapent des mouches qui volent près de la surface. Il cesse¹⁶ de pleurer pour les voir, car leurs mouvements l'intéressent beaucoup. Mais parfois cette pensée lui revient avec une grande tristesse : « Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa. »

13 Une foule : un grand nombre de gens.

14 Se noyer : s'enfoncer sous l'eau, ne plus pouvoir respirer et mourir.

15 Repêcher : retirer quelqu'un ou quelque chose de l'eau.

16 Cesser de : s'arrêter de.

Il fait très chaud, très bon. Le doux soleil chauffe l'herbe. L'eau brille comme une glace. Et Simon est heureux pendant quelques minutes, calme comme on l'est après les larmes, et il a de grandes envies de s'endormir là, sur l'herbe chaude.

Une petite grenouille verte saute sous ses pieds. Il essaie de la prendre. Elle se sauve. Il court derrière elle et, trois fois, essaie de l'attraper. Enfin il la saisit par le bout de ses pattes de derrière et se met à rire en voyant les efforts que fait la bête pour se sauver. Elle tend soudain ses grandes jambes, comme des bâtons, pendant que, l'œil tout rond, elle bat l'air de ses pattes de devant qui remuent comme des mains. Cela lui rappelle un jouet fait avec des planches de bois qui font bouger de la même façon de petits soldats collés dessus. Alors il pense à sa maison, puis à sa mère, et, pris d'une grande tristesse, il recommence à pleurer. Tout son



corps tremble ; il se met à genoux et fait sa prière¹⁷, comme avant de s'endormir. Mais il ne peut pas la finir, car il pleure trop. Il ne pense plus ; il ne voit plus rien autour de lui ; il n'est occupé qu'à pleurer.

Soudain, une main lourde se pose sur son épaule et une grosse voix lui demande : « Pourquoi es-tu si malheureux, mon petit ? »

Simon se retourne. Un grand ouvrier qui a une barbe et des cheveux noirs le regarde d'un air bon. Il répond avec des larmes plein les yeux et plein la gorge :

Ils m'ont battu... parce que... je... je... n'ai pas... de papa... pas de papa.

Comment, dit l'homme en souriant, mais tout le monde en a un.

L'enfant reprend avec peine au milieu des larmes : « Moi... moi... je n'en ai pas. » Alors l'ouvrier devient grave¹⁸ ; il a reconnu le fils de la Blanchotte ; il est nouveau dans le pays mais il connaît un peu son histoire.

Allons, dit-il, cesse de pleurer, mon garçon, et viens-t'en avec moi chez ta maman. On t'en donnera, un papa.

Ils se mettent en route, le grand tenant le petit par la main, et l'homme sourit de nouveau, car il est content de voir cette Blanchotte, qui est, dit-on, une des plus belles filles du pays.

Ils arrivent devant une petite maison blanche, très propre.

C'est là, dit l'enfant, et il crie : « Maman ! »

Une femme se montre, et l'ouvrier cesse soudain de sourire, car il comprend tout de suite qu'on ne s'amuse pas avec cette grande fille pâle qui reste grave sur sa porte.

Tenez, madame, je vous ramène votre petit garçon qui s'est perdu près de la rivière.

¹⁷ Faire sa prière : parler à Dieu.

¹⁸ Grave (adj.) : sérieux, qui ne sourit et ne plaisante pas car le moment est important.

Mais Simon saute au cou¹⁹ de sa mère et lui dit en se remettant à pleurer :

Non, maman, j'ai voulu me noyer, parce que les autres m'ont battu... parce que je n'ai pas de papa.

Les joues de la jeune femme deviennent toutes rouges, et, blessée²⁰ jusqu'au fond de son cœur, elle embrasse son enfant très fort pendant que des larmes rapides lui coulent sur la figure. L'homme, ému, reste là, ne sachant comment partir. Mais Simon soudain court vers lui et lui dit :

Voulez-vous être mon papa ?

Un grand silence se fait. La Blanchotte, rouge de honte²¹, s'appuie sans parler contre le mur, les deux mains sur son cœur. L'enfant, voyant qu'on ne lui répond pas, reprend :

Si vous ne voulez pas, je retournerai me noyer.

L'ouvrier fait comme si²² l'enfant voulait s'amuser et répond en riant :

Mais oui, je veux bien.

Comment est-ce que tu t'appelles, demande alors l'enfant, pour que je réponde aux autres quand ils voudront savoir ton nom ?

Philippe, répond l'homme.

Simon se tait une seconde pour bien faire entrer ce nom-là dans sa tête, puis il tend les bras, tout heureux, en disant :

Eh bien, Philippe, tu es mon papa.

L'ouvrier, l'enlevant de terre, l'embrasse soudain sur les deux joues, puis il se sauve très vite à grands pas. Quand l'enfant entre dans l'école, le lendemain, un rire méchant le reçoit ; et à la sortie,

quand le garçon veut recommencer, Simon lui jette ces mots à la tête²³, comme une pierre :

Il s'appelle Philippe, mon papa.

De grands cris de joie s'élèvent de tous côtés :

Philippe qui ?... Philippe quoi ?... Qu'est-ce que c'est que ça, Philippe ? Où l'as-tu pris, ton Philippe ?

Simon ne répond rien, il est très sûr de ce qu'il dit.

Il les regarde fièrement, prêt à se laisser battre, mais il ne veut pas se sauver devant eux. L'instituteur²⁴ arrive pour l'aider et il retourne chez sa mère.

Pendant trois mois, le grand ouvrier Philippe passe souvent près de la maison de la Blanchotte et, quelquefois, il ose lui parler quand il la voit coudre auprès de sa fenêtre. Elle lui répond poliment, toujours grave, sans rire jamais avec lui et sans le laisser entrer chez elle. Cependant, un peu fier et un peu bête, comme tous les hommes, il croit qu'elle est souvent plus rouge que d'habitude quand elle cause avec lui.

On commence déjà à parler dans le pays.

Simon, lui, aime beaucoup son nouveau papa et se promène avec lui presque tous les soirs, la journée finie. Il va tous les jours à l'école et passe au milieu de ses camarades, très grave, sans leur répondre.

Un jour, pourtant, le garçon qui était son premier ennemi lui dit :

Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe.

Pourquoi ça ? demande Simon très ému.

Le gars se frotte les mains. Il reprend :

Parce que si tu en avais un, il serait le mari de ta maman.

Simon est gêné par cette parole si juste ; cependant il répond :

19 Sauter au cou de quelqu'un : l'embrasser très fort.

20 Être blessé : avoir beaucoup de peine à cause d'une méchanceté.

21 La honte : sentiment d'avoir fait quelque chose de mal.

22 Faire comme si : faire semblant de faire (ou de croire) quelque chose sans le faire (ou le croire) vraiment.

23 Jeter les mots à la tête de quelqu'un : lui dire quelque chose avec force et violence comme pour l'accuser.

24 Un instituteur : un maître d'école.

C'est mon papa quand même.

C'est possible, dit le garçon en riant d'une manière méchante, mais ce n'est pas ton papa tout à fait.

Le petit de la Blanchotte baisse la tête et s'en va en réfléchissant du côté de la forge²⁵ du père Loizon, où travaille Philippe.

Cette forge est comme enterrée sous les arbres. Il y fait très sombre ; seule la lumière rouge d'un feu énorme éclaire cinq forgerons²⁶ aux bras nus qui frappent le fer avec un grand bruit. Ils sont debout, entourés de feu comme des diables, regardant seulement le fer qu'ils battent.

Simon entre sans être vu et va tout doucement tirer son ami par la manche. Celui-ci se retourne. Soudain le travail s'arrête, et tous les hommes regardent, en faisant très attention. Alors soudain, au milieu du silence, la petite voix de Simon monte :

Dis donc, Philippe, le garçon de la Michaude m'a raconté tout à l'heure que tu n'étais pas mon papa tout à fait.

Pourquoi ça ? demande l'ouvrier.

L'enfant répond aussitôt :

Parce que tu n'es pas le mari de maman.

Personne ne rit. Philippe reste debout, appuyant son front sur le dos de ses grosses mains posées sur le manche²⁷ de son marteau²⁸. Il pense. Ses quatre camarades le regardent et, tout petit entre ces hommes très grands, Simon, inquiet, attend. Tout à coup, un des forgerons, qui pense la même chose que les autres, dit à Philippe :

C'est quand même une bonne fille, la Blanchotte, et courageuse et sérieuse malgré son malheur ; elle serait une femme très bien pour un homme honnête.

25 Une forge : endroit où l'on travaille le fer.

26 Le forgeron : celui qui travaille le fer.

27 Le manche : partie qui sert à tenir un outil.

28 Un marteau : outil qui sert à frapper.

Ça, c'est vrai, répondent les trois hommes.

Il reprend :

Elle a beaucoup travaillé, la pauvre, pour élever son garçon toute seule, et elle a beaucoup pleuré depuis qu'elle ne sort plus que pour aller à l'église. Il n'y a que le bon Dieu qui le sait vraiment.

C'est encore vrai, disent les autres.

Alors, on n'entend plus aucun bruit dans la forge. Philippe, soudain, se penche vers Simon :

Va dire à ta maman que j'irai lui parler ce soir.

Puis il pousse l'enfant dehors par les épaules.

Il revient à son travail et, d'un seul coup, les cinq marteaux retombent ensemble. Ils battent ainsi le fer jusqu'à la nuit, forts, joyeux comme des marteaux contents. Mais le marteau de Philippe, faisant plus de bruit que les autres, retombe de seconde en seconde avec une force terrible. Et lui, l'œil brillant, forge de tout son cœur, debout auprès du feu. Le ciel est plein d'étoiles quand il vient frapper à la porte de la Blanchotte. Il a sa blouse des dimanches et une chemise bien lavée. La jeune femme se montre à la porte et lui dit d'un air malheureux :

C'est mal de venir ainsi la nuit tombée, monsieur Philippe.

Il veut répondre, hésite²⁹ et reste très ému devant elle. Elle reprend :

Vous comprenez bien pourtant qu'il ne faut plus que l'on parle de moi.

Alors, lui, tout à coup :

Qu'est-ce que ça fait, dit-il, si vous voulez être ma femme !

Aucune voix ne lui répond, mais il croit entendre dans l'ombre de la chambre le bruit d'un corps qui tombe. Il entre bien vite ; et Simon, qui est couché dans son lit, entend deux personnes qui

29 Hésiter : ne pas savoir quelle décision prendre.

s'embrassent et quelques mots que sa mère dit à voix basse. Puis, tout à coup, il se sent enlevé dans les mains de son ami, et celui-ci, le tenant au bout de ses gros bras, lui crie :

Tu leur diras, à tes camarades, que ton papa, c'est Philippe Rémy, le forgeron, et qu'il ira tirer les oreilles de tous ceux qui te feront du mal.

Le lendemain, comme l'école est pleine et que la classe va commencer, le petit Simon se lève, tout pâle et les lèvres tremblantes :

Mon papa, dit-il d'une voix claire, c'est Philippe Rémy, le forgeron, et il a promis qu'il tirerait les oreilles de tous ceux qui me feraient du mal.

Cette fois, personne ne rit plus, car on le connaît bien, Philippe Rémy, le forgeron, et ce papa-là, tout le monde en aurait été fier.



LA BÊTE DE MAÎTRE BELHOMME

La diligence¹ du Havre va quitter Criquetot ; et tous les voyageurs attendent qu'on appelle leur nom dans la cour de l'Hôtel du Commerce.

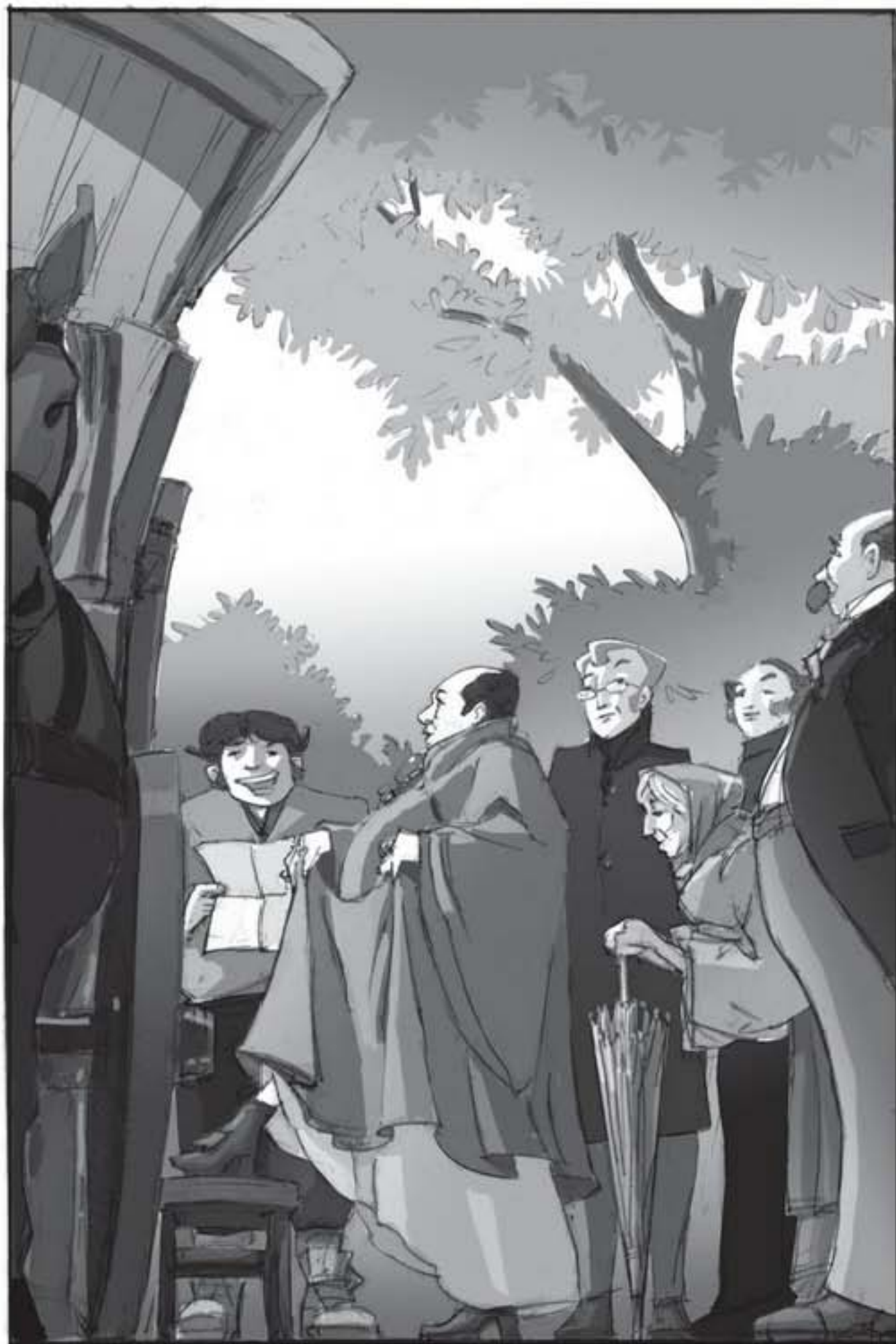
C'est une voiture jaune, montée sur des roues jaunes aussi autrefois, mais rendues presque grises par la poussière. Trois chevaux maigres avec des têtes énormes et de gros genoux ronds doivent tirer cette voiture qui ressemble à un monstre. Les chevaux déjà semblent endormis. Le cocher² Césaire Horlaville, un petit homme à gros ventre mais qui a l'habitude de monter vite sur les roues et le toit, le visage rougi par l'air des champs, la pluie, le vent et les petits verres, apparaît sur la porte de l'hôtel en s'essuyant la bouche de la main. De larges paniers ronds, pleins de volailles effrayées³, attendent devant les paysannes immobiles⁴. Césaire Horlaville les prend l'une après l'autre et les pose sur le toit de la voiture ; puis il y place doucement les paniers d'œufs ; il y jette ensuite, d'en bas, quelques petits sacs de grain, de petits paquets enveloppés de mouchoirs, de bouts de tissu ou de papier. Puis il ouvre la porte de derrière et, tirant une feuille de sa poche, il lit en appelant :

1 Une diligence : autrefois voiture à chevaux pour les voyageurs.

2 Un cocher : celui qui conduit la diligence.

3 Effrayé : qui a peur.

4 Immobile : qui ne bouge pas.



Monsieur le Curé⁵ de Gorgeville.

Le prêtre s'avance, un grand homme fort, large, gros, le visage rouge et l'air gentil. Il remonte le bas de sa robe pour lever le pied, comme les femmes lèvent leurs jupes, et monte dans la voiture.

L'instituteur de Rollebosc-les-Grinets ?

L'homme se dépêche, long, timide, enveloppé dans son manteau jusqu'aux genoux ; et il disparaît par la porte ouverte.

Maître Poiret, deux places.

Poiret arrive, haut et perché⁶, courbé⁷ par la charrue, rendu maigre par les repas trop légers, le corps tout en os, la peau séchée parce qu'il oublie souvent de se laver. Sa femme le suit, petite et maigre, comme une chèvre fatiguée, portant à deux mains un parapluie vert.

Maître Rabot, deux places.

Rabot hésite, comme il en a l'habitude. Il demande :

C'est bien moi que tu appelles ?

Le cocher, qu'on appelle « Dégourdi », va répondre d'une manière drôle quand Rabot part la tête la première, lancé en avant par le bras de sa femme, une femme haute et carrée, avec un ventre énorme et des mains larges comme des battoirs⁸.

Et Rabot disparaît dans la voiture comme un rat qui rentre dans son trou.

Maître Caniveau.

Un gros paysan, plus lourd qu'un bœuf, fait trembler la voiture et disparaît à son tour à l'intérieur.

Maître Belhomme.

5 Un curé : le prêtre catholique d'un village.

6 Être perché : être haut, sur un endroit élevé.

7 Être courbé : être penché en avant, ne pas se tenir droit.

8 Des battoirs : autrefois planches de bois qui servaient à battre le linge lavé pour en retirer l'eau.

Belhomme, un grand maigre, s'approche, le cou plié, l'air malheureux, un mouchoir⁹ posé sur l'oreille comme s'il avait très mal aux dents.

Tous portent une blouse bleue par-dessus de vieilles vestes de drap noir ou vert, car ces vêtements de fête, ils les montreront seulement dans les rues du Havre ; et leurs têtes sont coiffées de chapeaux très hauts, comme les paysans normands qui veulent être bien habillés.

Césaire Horlaville referme la porte de sa boîte, puis monte sur le siège et fait claquer son fouet¹⁰.

Les trois chevaux paraissent se réveiller et remuent le cou.

Le cocher, alors, criant « Hue ! » de toute sa poitrine, fouette les bêtes à grands coups. Elles bougent, font un effort et se mettent en route d'un petit pas hésitant et lent. Et derrière elles, la voiture fait un grand bruit de ferraille¹¹, pendant que chaque ligne de voyageurs penche d'un côté et de l'autre comme sur un bateau.

On se tait d'abord, parce qu'on a un peu peur de parler devant le curé. Il se met à parler le premier, car il aime beaucoup cela.

Eh bien, maître Caniveau, dit-il, cela va-t-il comme vous voulez ?

L'énorme paysan, qui aime bien le prêtre parce qu'il est aussi grand et aussi gros que lui, répond en souriant :

Pas mal, monsieur le Curé, pas mal, et vous ?

Oh ! moi, ça va toujours.

Et vous, maître Poiret ? demande le curé.

Oh ! moi, ça irait, mais il y a les blés qui ne poussent pas beaucoup cette année ; et c'est seulement ça qui empêche de perdre de l'argent.

⁹ Un mouchoir : tissu qui sert d'habitude à s'essuyer le nez.

¹⁰ Fouet : corde tenue par un manche de bois qui sert à battre les chevaux, à les fouetter, pour qu'ils avancent. Le fouet fait du bruit, il claque.

¹¹ La ferraille : vieux morceaux de fer.

Que voulez-vous, la vie est dure maintenant.

Oh oui ! la vie est dure, dit d'une voix de gendarme¹², la grande femme de maître Rabot. Comme elle est d'un village voisin, le curé connaît seulement son nom.

C'est vous, la Blondel ? dit-il.

Oui, c'est moi qui suis mariée avec Rabot.

Rabot, mince, timide et content, salue en souriant ; il salue d'un grand mouvement de tête en avant, comme pour dire :

C'est bien moi qui suis marié avec la Blondel.

Soudain maître Belhomme, qui tient toujours son mouchoir sur l'oreille, se met à gémir¹³ d'un air très malheureux. Il fait « gnian... gnian... gnian... » en tapant du pied pour montrer qu'il a très mal.

Vous avez donc bien mal aux dents ? demande le curé.

Le paysan cesse de gémir pour répondre :

Non, non... monsieur le Curé... c'est pas les dents... c'est l'oreille, le fond de l'oreille.

Qu'est-ce que vous avez donc dans l'oreille ? Un dépôt¹⁴ ?

Je ne sais pas si c'est un dépôt, mais je sais bien que c'est une bête, une grosse bête qui est entrée dedans, quand je dormais sur le foin dans le grenier¹⁵.

Une bête. Vous êtes sûr ?

Oui, j'en suis sûr, comme je suis sûr du Paradis¹⁶, monsieur le Curé : elle me mord le fond de l'oreille. Elle me mange la tête, c'est sûr, elle me mange la tête. Oh ! gnian... gnian... gnian...

Et il se remet à taper du pied.

¹² Un gendarme : militaire chargé de veiller à la sécurité sur tout le territoire. Une voix de gendarme est une voix sévère et dure.

¹³ Gémir : pousser de petits cris faibles parce qu'on a mal.

¹⁴ Un dépôt : une couche de saletés qui se dépose. Maître Belhomme ne comprend pas très bien ce mot.

¹⁵ Le grenier : partie d'une maison qui se trouve juste sous les toits.

¹⁶ Le Paradis : dans la religion, endroit superbe où vont les bons après la mort.



Tous ceux qui sont là s'intéressent à lui. Chacun donne son avis. Poiret dit que c'est une araignée, l'instituteur que c'est une chenille. Il a vu cela une fois déjà à Campemuret, dans l'Orne, où il est resté six ans ; et la chenille est entrée dans la tête et sortie par le nez. Mais l'homme est resté sourd de cette oreille-là, car elle était crevée¹⁷.

C'est plutôt un ver, dit le curé.

Maître Belhomme, la tête penchée de côté et appuyée contre la porte, car il est monté le dernier, gémit toujours.

Oh ! gnian... gnian... gnian... je crois bien que c'est une fourmi, une grosse fourmi, car elle me mord, elle me mord...

¹⁷ Crevée : déchirée.

Tenez, monsieur le Curé... elle court... elle court... Oh ! gnian... gnian... gnian... quel malheur !...

Tu n'as pas vu le médecin ? demande Caniveau.

Bien sûr que non.

Et pourquoi ça ?

La peur du médecin semble guérir Belhomme. Il se redresse, mais sans laisser son mouchoir.

Et pourquoi ça ? Tu as de l'argent pour eux, toi, pour ces paresseux-là ? Il serait venu une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois ! Ça fait deux pièces d'or de cent sous¹⁸, deux pièces d'or, c'est sûr. Et qu'est-ce qu'il aurait fait, ce paresseux, dis, qu'est-ce qu'il aurait fait ? Sais-tu, toi ?

Caniveau rit.

Non, je ne sais pas. Où vas-tu, comme ça ?

Je vais au Havre, voir Chambrelan.

Quel Chambrelan ?

Le guérisseur¹⁹, quoi.

Quel guérisseur ?

Le guérisseur qui a guéri mon père.

Ton père ?

Oui, mon père, autrefois.

Qu'est-ce qu'il avait, ton père ?

Un vent dans le dos, il ne pouvait plus remuer ni pied ni jambe.

Qu'est-ce qu'il lui a fait, ton Chambrelan ?

Il lui a frotté le dos comme pour faire du pain, avec les deux mains, tiens ! Et deux heures après, il n'était plus malade !

Belhomme pense bien aussi que Chambrelan a dit des paroles pour guérir son père, mais il n'ose pas dire ça devant le curé.

¹⁸ Sou : autrefois petite pièce de monnaie.

¹⁹ Un guérisseur : personne qui n'est pas médecin mais qui soigne les gens (souvent en cachette).

Caniveau reprend en riant :

Est-ce que ce n'est pas un lapin que tu as dans l'oreille ? Il a cru que c'était un trou à cause de l'herbe. Attends, je vais le faire partir.

Et Caniveau, mettant ses mains autour de sa bouche, commence à aboyer, comme des chiens à la chasse.

Il aboie, hurle²⁰ de toutes les façons. Et tout le monde se met à rire dans la voiture, même l'instituteur qui ne rit jamais.

Cependant, comme maître Belhomme paraît fâché qu'on se moque de lui, le curé parle d'autre chose et demande à la grande femme de Rabot :

Est-ce que vous n'avez pas une nombreuse famille ?

Oh ! oui, monsieur le Curé ; et c'est dur à élever ! Rabot fait un mouvement de la tête, comme pour dire : « Oh ! oui, c'est dur à élever, »

Combien d'enfants ?

Seize enfants, monsieur le Curé !

Et Rabot se met à sourire plus fort, en saluant du front. Il en a fait seize, lui, Rabot ! Il en est fier, nom de nom !

Mais Belhomme se met à gémir :

Oh ! gnian... gnian... gnian... elle me mord dans le fond. Oh ! quel malheur !

La voiture s'arrête au café Hippolyte. Le curé dit :

Si on vous faisait couler un peu d'eau dans l'oreille, on la ferait peut-être sortir. Voulez-vous essayer ?

Bien sûr ! Je veux bien.

Et tout le monde descend pour regarder l'opération.

Le prêtre demande une cuvette²¹, une serviette et un verre d'eau ; et il dit à l'instituteur de tenir bien penchée la tête du

malade ; puis aussitôt que²² l'eau sera entrée dans l'oreille, de retourner la tête d'un seul coup.

Mais Caniveau, qui regarde déjà dans l'oreille de Belhomme pour voir s'il n'aperçoit pas la bête, s'écrie :

Nom d'un nom, que c'est sale ! Il faut nettoyer ça, mon vieux. Jamais ton lapin ne sortira de cette confiture-là²³. Il s'y collerait les quatre pattes.

Le curé à son tour regarde bien l'endroit et dit qu'il est trop étroit et trop sale pour qu'on essaie de faire sortir la bête. C'est l'instituteur qui nettoie l'entrée avec une allumette et un bout de tissu. Alors, pendant que tout le monde regarde, inquiet, le prêtre fait couler dans l'oreille nettoyée un demi verre d'eau ; et l'eau coule sur le visage, dans les cheveux et dans le cou de Belhomme. Puis l'instituteur retourne très vite la tête sur la cuvette, comme un ballon. Quelques gouttes retombent dans la cuvette blanche.

Vite, tous les voyageurs regardent ! Aucune bête n'est sortie.

Cependant comme Belhomme dit : « Je ne sens plus rien », le curé triomphant s'écrie :

Certainement, elle est noyée.

Tout le monde est content. On remonte dans la voiture. Mais aussitôt qu'elle s'est remise en route, Belhomme pousse des cris terribles. La bête s'est réveillée et est devenue furieuse. Il dit même qu'elle est entrée dans la tête maintenant, qu'elle lui en mange l'intérieur. Il crie en faisant de grands mouvements, et la femme de Poiret, croyant qu'il a le diable dans le corps, se met à pleurer en faisant le signe de la croix²⁴. Puis, comme il a moins mal, le malade raconte qu'ELLE fait le tour de son oreille.

22 Aussitôt que : dès que, tout de suite après que.

23 Confiture : fruits cuits avec du sucre. Le dépôt dans l'oreille de Belhomme est tellement épais et collant qu'on dirait de la confiture.

24 Le signe de la croix : les chrétiens font ce geste avant de parler à Dieu ou pour faire peur au diable.

20 Hurler : crier très fort.

21 Une cuvette : grand bol où l'on met de l'eau pour laver quelque chose ou quelqu'un.

Il montre avec son doigt les mouvements de la bête, semble la voir, la suit de l'œil.

Tenez, voilà qu'elle remonte... gnian... gnian... gnian... Quel malheur !

Caniveau s'écrie :

C'est l'eau qui la rend furieuse, cette bête. Elle a peut-être l'habitude du vin.

On se remet à rire, Il reprend :

Quand nous allons arriver au café Bourbeux, donne-lui de la fine²⁵ et elle ne bougera plus, je te le promets.

Mais Belhomme a de plus en plus mal. Il se met à crier comme si on lui arrachait le cœur. Le curé est obligé de lui tenir la tête. On demande à Césaire Horlaville d'arrêter à la première maison rencontrée.

C'est une ferme au bord de la route, Belhomme y est porté ; puis on le couche sur la table de la cuisine pour recommencer l'opération. Caniveau donne encore une fois le conseil de mêler de la fine à l'eau, pour endormir la bête, la tuer peut-être. Mais le curé préfère du vinaigre²⁶.

On fait couler l'eau goutte à goutte cette fois, pour qu'elle entre jusqu'au fond, puis on la laisse quelques minutes dans l'oreille habitée.

On apporte une cuvette une nouvelle fois et Belhomme est retourné d'un seul coup par le curé et Caniveau, ces deux hommes très forts, pendant que l'instituteur tape avec ses doigts sur l'oreille qui n'est pas malade, pour bien vider l'autre.

Césaire Horlaville, lui-même, est entré pour voir, son fouet à la main.

Et soudain, on aperçoit au fond de la cuvette un petit point brun, pas plus gros qu'un grain ; cela remue, pourtant. C'est une puce ! On crie, on s'étonne, puis on rit très fort. Une puce ! Ah ! c'est très drôle, très drôle ! Caniveau se tape sur le ventre, Césaire Horlaville fait claquer son fouet ; le curé rit à la façon d'un âne, l'instituteur rit comme quelqu'un qui se mouche²⁷, et les deux femmes poussent de petits cris de gaieté pareils au cri des poules.



25 De la fine : de l'alcool.

26 Le vinaigre : liquide fait avec du vin, on en met dans la salade.

27 Se moucher : souffler très fort par le nez en faisant du bruit pour se le nettoyer.

Belhomme s'est assis sur la table, et prenant la cuvette sur ses genoux, il regarde avec une attention grave et une colère gaie dans l'œil la petite bête vaincue qui tourne dans sa goutte d'eau.

Il crie : « Te voilà, sale bête », et crache dessus.

Le cocher, fou de gaieté, répète :

Une puce, une puce, ah ! c'est très drôle, c'est très drôle !

Puis, devenant plus calme, il crie :

Allons, en route ! Voilà assez de temps perdu.

Et les voyageurs, riant toujours, s'en vont vers la voiture. Cependant Belhomme, venu le dernier, dit :

Moi, je retourne à Criquetot. Je n'ai plus rien à faire au Havre maintenant.

Le cocher lui répond :

D'accord, mais paie ta place !

Je t'en dois seulement la moitié car je n'ai pas fait la moitié du chemin.

Tu dois tout car, avant de partir, tu as loué la place jusqu'au bout.

Et ils commencent à se disputer ; bientôt ils sont furieux. Belhomme jure²⁸ qu'il ne donnera que vingt sous, Césaire Horla-ville dit qu'il en recevra quarante.

Et ils crient, nez contre nez, les yeux dans les yeux.

Caniveau redescend.

D'abord, tu dois quarante sous au curé, tu entends, et puis tu dois payer à boire à tout le monde, ça fait cinquante-cinq, et puis tu en donneras vingt à Césaire. Est-ce que ça va, Dégourdi ?

Le cocher, très content de voir Belhomme dépenser trois francs soixante-quinze, répond :

Ça va !

Allons, paie.

Je ne paierai pas. Le curé n'est pas médecin, d'abord !

Si tu ne paies pas, je te remets dans la voiture de Césaire et je t'emporte au Havre.

Et le gros homme, prenant Belhomme sous les bras, l'enlève comme un enfant.

L'autre voit bien qu'il faut dire oui. Il prend son porte-monnaie et paie.

Puis la voiture se remet en route vers Le Havre, pendant que Belhomme retourne à Criquetot ; et tous les voyageurs, qui maintenant ne parlent plus, regardent sur la route blanche la blouse bleue du paysan qui vole sur ses longues jambes.

²⁸ Jurer : parler en levant la main droite pour montrer qu'on dit la vérité, promettre.

LA FICELLE

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en vont vers la petite ville, car c'est le jour du marché. Les hommes vont, à pas tranquilles, penchés en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes, le corps plié par tous les durs travaux de la campagne. Leur blouse bleue semble un ballon prêt à s'envoler, d'où sortent une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tirent au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettent les côtés d'une branche pour qu'il marche plus vite. Elles portent au bras de larges paniers d'où sortent des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchent d'un pas plus court et plus rapide que les hommes, le corps droit et maigre, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux.

Puis, une voiture passe, tirée par un petit cheval. Dedans, il y a deux hommes assis côte à côte qui remuent d'un côté et de l'autre et une femme dans le fond qui tient le bord pour ne pas tomber à chaque fois que la voiture saute sur la route.

Sur la place de Goderville, il y a foule, une foule d'hommes et de bêtes mélangés. Au-dessus de cette foule, on voit les cornes des bœufs et les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches ; les voix font un grand bruit qui ne cesse pas, et au milieu de tout ce bruit on entend parfois le gros rire d'un paysan ou le long cri d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sent la sueur, le lait, le foin, une odeur de bête et d'homme de la campagne.



Maître¹ Hauchecorne de Bréauté, vient d'arriver à Goderville, et il va vers la place. Soudain, il aperçoit par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, qui, en vrai Normand, n'aime rien perdre, pense que tout ce qui peut servir est bon à ramasser ; et il se baisse avec peine, car il a toujours mal au bas du dos. Il prend par terre le morceau de corde mince, et il se prépare à le rouler avec soin. À ce moment il remarque, sur sa porte, maître Malandain, le cordonnier², qui le regarde. Ils se sont disputés autrefois et ils sont restés fâchés, car aucun des deux n'aime pardonner³. Maître Hauchecorne est pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi par son

1 Maître : autrefois, en Normandie, les paysans propriétaires, ou ceux qui avaient de l'argent étaient appelés maîtres.

2 Un cordonnier : quelqu'un qui fait et répare les chaussures.

3 Pardonner : oublier une dispute ou une faute et redevenir amis.

ennemi, cherchant dans la poussière un bout de ficelle. Il cache vite ce qu'il a trouvé sous sa blouse, puis dans la poche de son pantalon ; puis il fait comme s'il cherchait encore par terre quelque chose qu'il ne trouve pas, et il s'en va vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par son mal au dos.

Il se perd aussitôt dans la foule qui crie et qui remue lentement en discutant les prix⁴. Les paysans touchent le ventre des vaches, s'en vont, reviennent, hésitant⁵, ayant peur d'être trompés, n'osant jamais se décider, regardant avec soin l'œil du vendeur puis le corps de la bête.

Les femmes, après avoir posé à leurs pieds leurs grands paniers, en ont tiré leurs volailles qui sont couchées par terre, attachées par les pattes, l'œil inquiet.

Elles écoutent le prix que leur dit le client, ne veulent pas baisser le leur, l'air dur, le visage immobile, ou bien, tout à coup, elles se décident à le baisser et elles crient au client qui s'en va lentement : « C'est d'accord, maître Anthime, je vous le donne. »

Puis, peu à peu, la place devient vide et, quand midi sonne, ceux qui habitent trop loin s'en vont dans les restaurants.

Chez Jourdain, la grande salle est pleine de mangeurs, comme la grande cour est pleine de voitures de toutes sortes, sales, levant au ciel leurs deux bras, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les mangeurs assis à table, la grande cheminée, pleine d'un feu clair, chauffe le dos de ceux qui sont rangés à droite. Trois broches⁶ tournent, chargées de poulets et de viande de bœuf ; et une bonne odeur s'envole de la cheminée, rend tout le monde gai et donne une grande envie de manger.

4 Discuter les prix : dire que c'est trop cher et demander à payer moins.

5 Hésitant : ils n'arrivent pas à prendre une décision.

6 Une broche : morceau de fer fin et pointu sur lequel on pique des viandes qu'on fait cuire sur le feu.

Tous les paysans riches mangent là, chez maître Jourdain, le patron du restaurant, qui est aussi marchand de chevaux, un malin qui a de l'argent.

Les plats passent, se vident comme les bouteilles de cidre⁷ jaune. Chacun raconte ses affaires, ce qu'il a acheté, ce qu'il a vendu. On demande des nouvelles des récoltes. Le temps est bon pour l'herbe mais il y a trop de pluie pour le blé.

Tout à coup, on entend le bruit du tambour⁸, dans la cour, devant la maison. Aussitôt, presque tout le monde est debout, et on court à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Quand il a fini de jouer, le tambour public dit d'une voix lente en s'arrêtant à chaque mot :

« On fait savoir aux habitants de Goderville, et à toutes les personnes qui étaient au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre neuf et dix heures, un portefeuille en cuir noir, avec dedans cinq cents francs et des papiers. On demande de le rapporter à la mairie, tout de suite, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense⁹. »

Puis l'homme s'en va. On entend encore une fois au loin le bruit du tambour et la voix de l'homme qui est devenue plus faible.

Alors on se met à parler de ce qui s'est passé ; on se demande si maître Houlbrèque va retrouver ou non son portefeuille.

Et on continue à manger.

On finit le café, quand un gendarme paraît à la porte.

⁷ Le cidre : boisson légèrement alcoolisée faite avec des pommes. On en boit beaucoup en Normandie.

⁸ Un tambour : instrument de musique fait avec une peau tendue sur laquelle on frappe. On appelle aussi tambour celui qui joue du tambour. Ici, il s'agit du « tambour public », c'est à dire de l'homme chargé d'annoncer les nouvelles aux habitants du village.

⁹ Une récompense : cadeau ou argent qu'on donne à quelqu'un qui a bien fait quelque chose pour le remercier ou le féliciter.

Il demande : « Maître Hauchecorne de Bréauté est-il ici ? »

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répond : « Me voilà. »

Et le gendarme reprend : « Maître Hauchecorne, voulez-vous, s'il vous plaît, venir avec moi à la mairie ? Monsieur le Maire voudrait vous parler. »

Le paysan, étonné, inquiet, boit d'un coup son petit verre, se lève ; il est plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos sont plus difficiles, et il se met en route en répétant : « Me voilà, me voilà. » Et il suit le gendarme.

Le maire l'attend, assis dans son bureau. C'est le notaire¹⁰ du pays, un homme gros, grave et qui parle bien.



¹⁰ Un notaire : un homme de loi.

« Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque de Manneville. »

Le paysan, très étonné, regarde le maire ; il a peur déjà, sans comprendre pourquoi.

Moi, moi, j'ai ramassé ce portefeuille ?

Oui, vous-même.

Je le jure, je ne l'ai même pas vu.

On vous a vu.

On m'a vu, moi ? Qui m'a vu ?

M. Malandain, le cordonnier.

Alors le vieux se rappelle, comprend et rougissant de colère : « Ah ! il m'a vu, ce bon à rien ! Il m'a vu ramasser cette ficelle-là, tenez, monsieur le Maire. » Et, cherchant au fond de sa poche, il en retire le petit bout de corde.

Mais le maire ne le croit pas et remue la tête.

Vous ne me ferez pas croire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme sérieux, a pris cette ficelle pour un portefeuille¹¹.

Le paysan, furieux, lève la main, crache de côté pour jurer qu'il a dit la vérité, répétant : « C'est pourtant la vérité du Bon Dieu, la vraie vérité, monsieur le Maire. Là, je le jure. »

Le maire reprend : « Après avoir ramassé le portefeuille, vous avez même cherché longtemps dans la poussière, pour voir si une pièce de monnaie n'en était pas tombée. »

Le bonhomme étouffe¹² de colère et de peur.

Comment peut-on dire ?... Comment peut-on dire des mensonges comme ça pour faire du mal à un honnête homme ? Comment peut-on dire ?...

Il crie, il crie, mais on ne le croit pas.

¹¹ Il a pris... pour un portefeuille : il a cru que cette ficelle était un portefeuille.

¹² Étouffer de colère : la colère l'empêche de respirer.

On fait venir devant lui M. Malandain qui répète ce qu'il a dit. Ils se disputent en criant pendant une heure. Maître Hauchecorne demande qu'on cherche dans ses poches. On ne trouve rien sur lui.

Enfin, le maire, très hésitant, le laisse partir en disant qu'il va prévenir le juge¹³ et demander des ordres.

La nouvelle a fait le tour de la ville. Quand il sort de la mairie, le vieux est entouré ; les curieux lui posent des questions d'une façon sérieuse ou en riant, mais personne n'est en colère contre lui. Et il se met à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le croit pas. On rit.

Il va, arrêté par tous, arrêtant ses amis, recommençant sans fin son histoire et jurant qu'il dit la vérité, montrant ses poches retournées, pour montrer qu'il n'a rien.

On lui dit : « Vieux malin, va ! »

Et il se fâche, se met en colère, devient furieux, comme s'il avait la fièvre¹⁴ ; il est malheureux de ne pas être cru, il ne sait que faire et raconte toujours son histoire.

La nuit vient. Il faut partir. Il se met en route avec trois voisins à qui il montre la place où il a ramassé le bout de corde, et tout au long du chemin, il parle de son histoire.

Le soir, il fait un tour dans le village de Bréauté, pour la dire à tout le monde. Il ne rencontre que des gens qui ne le croient pas.

Il en est malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, l'employé de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rend le portefeuille et ce qu'il y a dedans à maître Houlbrèque, de Manneville.

¹³ Un juge : homme de loi qui décide de la punition de ceux qui ont fait une faute.

¹⁴ Comme s'il avait la fièvre : comme s'il était malade, comme s'il n'était pas dans son état normal.

Cet homme dit qu'il a trouvé le portefeuille sur la route ; mais, comme il ne sait pas lire, il l'a apporté à la maison et l'a donné à son patron.

La nouvelle fait le tour du pays. Maître Hauchecorne l'apprend. Aussitôt il fait un tour et commence à raconter son histoire, en ajoutant la fin. Il triomphe.

« Ce qui me rendait triste, dit-il, c'est pas tellement la chose, comprenez-vous, c'est le mensonge. Il n'y a rien qui vous fait plus de mal qu'un mensonge. »

Tout le jour, il parle de son histoire, il la raconte sur les routes aux gens qui passent, au café aux gens qui boivent, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrête les gens qu'il ne connaît pas pour la leur dire.

Maintenant, il est tranquille, et pourtant quelque chose le gêne¹⁵, mais il ne sait pas très bien ce que c'est. On a l'air de sourire en l'écoutant. On ne paraît pas le croire. Il lui semble sentir des paroles derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il va au marché de Goderville, poussé seulement par le besoin de raconter son histoire.

Malandain, debout sur sa porte, se met à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il rencontre un fermier de Criquetot, qui ne le laisse pas finir, et en lui tapant sur le ventre, lui crie à la figure : « Gros malin, va ! » Puis il s'en va.

Maître Hauchecorne reste là, très étonné et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'a-t-on appelé gros malin ?

Quand il est assis à table dans le restaurant de Jourdain, il se met à expliquer l'affaire.

Un marchand de chevaux de Montivilliers lui crie :

« Allons, allons, vieux malin, je la connais, ta ficelle ! »

Hauchecorne murmure : « Mais on l'a retrouvé, ce portefeuille ! » Mais l'autre reprend : « Tais-toi, mon père. Il y en a un qui trouve, et il y en a un qui rapporte. Ni vu ni connu¹⁶. »

Le paysan reste sans bouger. Il comprend enfin. On l'accuse¹⁷ d'avoir fait rapporter le portefeuille par un autre, un ami d'accord avec lui.

Il veut répondre. Toute la table se met à rire.

Il ne peut finir son dîner et s'en va, pendant qu'on se moque de lui.

Il rentre chez lui, honteux et rouge de colère. Il sait que s'il avait trouvé ce portefeuille, peut-être il l'aurait gardé, car il est malin, comme tous les Normands ; et cette idée le rend encore plus malheureux. Il pense qu'il lui est impossible de montrer qu'il n'a pas volé, car tout le monde sait qu'il est malin. Et il se sent frappé au cœur par les accusations injustes des gens.

Alors il recommence à raconter l'histoire, en la rendant chaque jour plus longue ; il ajoute d'autres choses, il répète qu'il n'a pas volé, il jure de plus en plus fort qu'il dit la vérité ; il prépare tout cela pendant les heures où il est seul, l'esprit seulement occupé par l'histoire de la ficelle. On le croit de moins en moins, car ce qu'il explique est de plus en plus long et difficile à comprendre.

« Ça, ce sont des explications de menteur », dit-on derrière son dos.

Il le sent, devient de plus en plus inquiet, se fatigue en faisant des efforts inutiles.

Il maigrit de jour en jour.

Les moqueurs maintenant lui font raconter « La Ficelle » pour s'amuser, comme on fait raconter la guerre au soldat qui l'a faite. Son esprit, durement frappé, devient malade.

¹⁶ Ni vu ni connu : expression qu'on dit quand on a fait une chose en cachette sans que personne ne nous voie ni ne nous reconnaisse.

¹⁷ Accuser : dire que quelqu'un a fait quelque chose de mal.

¹⁵ Gêner : déranger.

Vers la fin de décembre, il se couche.

Il meurt dans les premiers jours de janvier et avant de mourir, il répète, comme un fou ; « Une petite ficelle... une petite ficelle... tenez, la voilà, monsieur le Maire, »

L'AUBERGE

Comme tous les hôtels de bois dans les Hautes Alpes, au pied des glaciers¹, près des sommets blancs des montagnes, l'auberge² de Schwarenbach sert d'abri aux voyageurs qui passent le col³ de la Gemmi.

Pendant six mois, elle reste ouverte, habitée par la famille de Jean Hauser ; puis, quand les neiges tombent, emplissent la petite vallée et empêchent de descendre vers Loèche, les femmes, le père et les trois fils s'en vont et laissent pour garder la maison le vieux guide⁴, Gaspard Hari avec le jeune guide Ulrich Kungsi, et Sam, le gros chien de montagne.

Les deux hommes et la bête restent jusqu'au printemps dans cette prison⁵ de neige ; ils n'ont devant les yeux que la grande montagne de Balmhorn ; ils sont entourés de sommets blancs, enfermés, enterrés sous la neige qui monte autour d'eux, enveloppe la petite maison, écrase le toit, bouche les fenêtres et la porte.

C'est le jour où la famille Hauser va retourner à Loèche ; l'hiver approche et il devient dangereux de descendre.

1 Un glacier : accumulation de neige transformée en glace dans les montagnes.

2 Une auberge : un hôtel à la campagne.

3 Un col : endroit où l'on peut passer entre deux montagnes.

4 Un guide : quelqu'un qui conduit les gens dans la montagne.

5 Une prison : endroit où l'on est enfermé sur décision de justice.

Trois mulets partent en avant, portant des habits et d'autres choses et conduits par les trois fils. Puis la mère, Jeanne Hauser, et sa fille Louise montent sur le quatrième mulet et se mettent en route à leur tour.

Le père les suit, avec les deux hommes qui doivent aller avec la famille jusqu'à la descente.

Le soleil tombe sur ce lieu désert⁶, blanc et glacé⁷. Aucune vie n'apparaît dans cette mer de montagnes, aucun mouvement dans cet endroit vide, aucun bruit dans le profond silence.

Peu à peu le jeune guide Ulrich Kungsi, un grand Suisse aux longues jambes, laisse derrière lui le père Hauser et le vieux Gaspard Hari, pour aller auprès du mulet qui porte les deux femmes.

La plus jeune le regarde venir, semblant l'appeler d'un œil triste. C'est une petite paysanne blonde, aux joues pâles⁸.

Quand il arrive auprès des deux femmes, la mère Hauser se met à lui parler, en lui donnant encore une fois beaucoup de conseils pour passer l'hiver. C'est la première fois qu'il reste là-haut ; le vieux Hari, lui, a déjà passé quatorze hivers sous la neige dans l'auberge de Schwarzenbach.

Ulrich Kungsi écoute sans avoir l'air de comprendre et regarde la jeune fille. De temps en temps, il répond : « Oui, madame Hauser », mais il pense à autre chose.

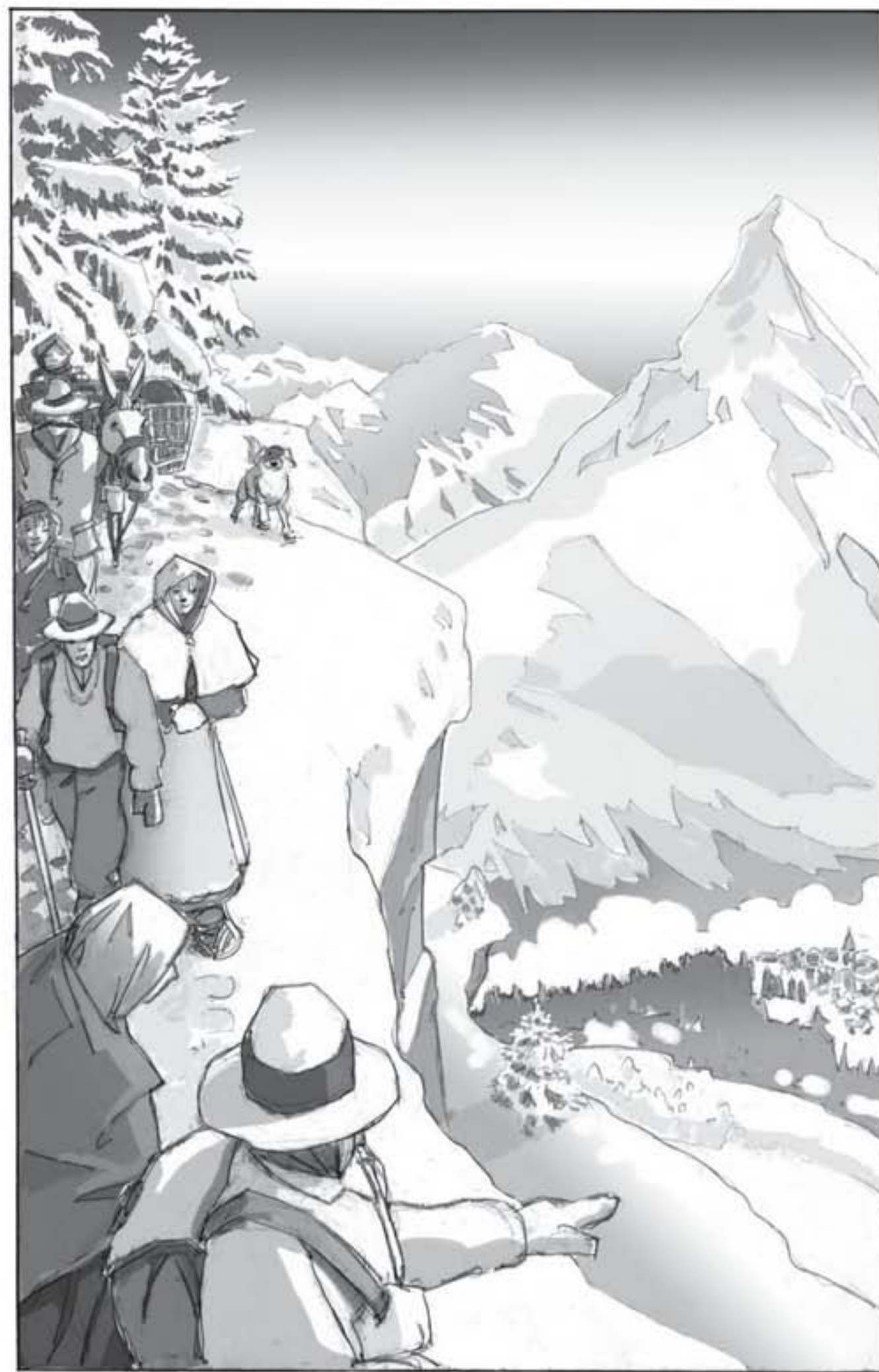
Ils passent le long du lac de Daube ; puis, comme ils arrivent près du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loèche, ils voient tout à coup toutes les Alpes du Valais de l'autre côté de la profonde et large vallée du Rhône.

C'est, au loin, un peuple de sommets blancs, grands et petits, qui brillent sous le soleil : le Mischabel, le Cervin qui tue les hommes, la Dent-Blanche...

6 Un lieu désert : un endroit où il n'y a personne.

7 Glacé : très froid, couvert de glace.

8 Pâle : blanc (pour parler du teint).



Puis, au-dessous d'eux, dans un trou énorme, au fond d'un abîme⁹ effrayant, ils aperçoivent Loèche ; ses petites maisons semblent des grains de sable jetés dans ce grand trou.

Le mulet s'arrête au bord du petit chemin qui va en tournant sans cesse et en revenant le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village, qu'on ne voit presque pas, à son pied. Les femmes sautent dans la neige.

Les deux vieux sont maintenant arrivés jusqu'à eux.

Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'année prochaine, les amis.

Le père Hari répète :

À l'an prochain.

Ils s'embrassent. Puis Mme Hauser, à son tour, tend ses joues ; et la jeune fille fait la même chose.

Quand c'est le tour d'Ulrich Kungsi, il murmure¹⁰ dans l'oreille de Louise :

N'oubliez pas ceux d'en haut.

Elle répond « Non », très bas.

Allons, adieu, répète Jean Hauser, et bonne santé.

Et, passant devant les femmes, il se met à descendre.

Ils disparaissent bientôt tous les trois quand le chemin commence à tourner.

Les deux hommes s'en retournent vers l'auberge de Schwarenbach.

Ils vont lentement côte à côte¹¹, sans parler. C'est fini, ils resteront seuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Puis Gaspard Hari se met à raconter sa vie de l'autre hiver.

Il est resté avec Michel Canol, trop vieux maintenant pour recommencer ; car un accident peut arriver pendant le long hiver.

⁹ Un abîme : un trou très profond dans la montagne.

¹⁰ Murmurer : dire tout bas.

¹¹ Côte à côte : l'un à côté de l'autre.

Leur vie n'était pas triste ; le plus important, c'est de comprendre le premier jour qu'il faut rester là ; et on finit par trouver des jeux, un peu de travail, pour passer le temps.

Ulrich Kungsi l'écoute, les yeux baissés, pensant à ceux qui descendent vers le village par le col de la Gemmi.

Bientôt, ils aperçoivent l'auberge ; on peut à peine la voir, si petite, un point noir au pied de la monstrueuse¹² montagne.

Quand ils ouvrent, Sam, le gros chien, se met à sauter autour d'eux.

Allons, fils, dit le vieux Gaspard, nous n'avons plus de femme maintenant ; il faut préparer le dîner, tu vas couper les pommes de terre.

Et tous deux, s'asseyant sur de petites chaises, commencent à faire la soupe.

Le lendemain matin, le temps semble long à Ulrich Kungsi. Le vieux Hari fume et crache dans la cheminée, pendant que le jeune homme regarde par la fenêtre la montagne blanche de lumière en face de la maison.

Il sort dans l'après-midi et refait le chemin d'hier. Quand il est arrivé au col de la Gemmi, il se couche sur le ventre au bord de l'abîme, et regarde Loèche.

Le village dans son trou n'est pas encore enterré sous la neige, mais elle vient tout près de lui, elle est arrêtée par les forêts qui l'entourent. Les maisons basses ressemblent, de là-haut, à des pierres dans un champ.

La petite Hauser est là, maintenant, dans une de ces petites maisons grises. Dans laquelle ? Ulrich Kungsi est trop loin pour les voir très bien. Comme il voudrait descendre, pendant qu'il le peut encore !

¹² Monstrueuse : énorme, qui fait peur, qui ressemble à un monstre.

Mais le soleil a disparu derrière la montagne ; et le jeune homme rentre. Le père Hari fume. En voyant revenir son camarade, il lui demande de faire une partie de cartes ; et ils s'assoient en face l'un de l'autre, des deux côtés de la table.

Ils jouent longtemps, puis, après avoir soupé, ils se couchent.

Les jours qui suivent sont pareils aux premiers, clairs et froids, sans neige nouvelle. Le vieux Gaspard passe ses après-midi à chercher dans le ciel les rares oiseaux qui viennent sur ces sommets glacés, pendant qu'Ulrich retourne chaque jour au col de la Gemmi pour regarder longtemps le village. Puis ils jouent aux cartes et à d'autres jeux, gagnent et perdent de petites choses pour rendre la partie plus intéressante.

Un matin, Hari, levé le premier, appelle son camarade. Un nuage profond, léger, blanc tombe sur eux, autour d'eux, sans bruit, les enterrant peu à peu. Cela dure quatre jours et quatre nuits. Il faut enlever la neige devant la porte et les fenêtres, creuser un petit chemin, faire un petit escalier pour monter à travers cette neige qui est devenue plus dure que de la glace.

Alors ils vivent comme dans une prison ; ils n'essaient plus beaucoup d'aller en dehors de la maison. Ils se sont partagés les travaux qu'ils font chaque jour. Ulrich Kungsi s'occupe de nettoyer et de laver le linge et la maison ; c'est lui aussi qui casse le bois. Gaspard Hari fait la cuisine et s'occupe du feu. Les travaux, toujours les mêmes à la même heure, sont arrêtés pour de longues parties de cartes. Jamais ils ne se disputent, car ils sont tous deux calmes et tranquilles. Jamais ils ne sont de mauvaise humeur, jamais ils n'ont de paroles méchantes car ils savent qu'ils vont rester ensemble tout l'hiver.

Quelquefois, le vieux Gaspard prend son fusil¹³ et s'en va chasser des chamois ; il en tue de temps en temps. C'est alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et un grand repas de bonne viande.

13 Un fusil : arme à feu qui sert à tuer.

Un matin, il part ainsi. Dehors il fait très froid. Le soleil n'est pas encore levé, le chasseur espère pouvoir s'approcher des bêtes autour du Wildstrubel et les tuer.

Ulrich, resté seul, ne se lève pas avant dix heures. Il aime beaucoup dormir, mais il n'aurait pas osé le faire devant le vieux guide qui est toujours levé tôt.

Il déjeune lentement avec Sam, qui passe aussi ses jours et ses nuits à dormir devant le feu ; puis il se sent triste, effrayé même d'être seul, et il est saisi¹⁴ par le besoin de faire la partie de cartes de chaque jour, car c'est devenu pour lui une habitude.

Alors il sort pour aller au-devant de son camarade qui doit rentrer à quatre heures.

La neige a rempli toute la profonde vallée ; on ne voit plus les grands trous, les lacs, les grosses pierres ; entre les sommets immenses il n'y a qu'une grande cuvette¹⁵ blanche et glacée qui brille au soleil.

Depuis trois semaines, Ulrich n'est pas revenu au bord de l'abîme d'où il regarde le village. Il veut y retourner avant de monter vers le Wildstrubel. Loèche maintenant est assis sous la neige, et les maisons ne se reconnaissent plus beaucoup, enterrées sous ce manteau pâle.

Puis tournant à droite, il va vers le glacier de Loemmern. Il va de son long pas d'homme de la montagne en frappant de son bâton la neige aussi dure que la pierre. Et il cherche, avec son œil habitué à voir loin, le petit point noir sur cet immense endroit tout blanc.

Quand il est au bord du glacier, il s'arrête et se demande si le vieux a bien pris ce chemin ; puis il se met à marcher le long de la glace d'un pas plus rapide et plus inquiet.

14 Être saisi par le besoin de... : être pris d'une envie soudaine et urgente de faire quelque chose.

15 Une cuvette : en montagne, enfoncement du sol plus ou moins étendu.

Le jour baisse¹⁶. La neige devient rose ; un vent sec et glacé court sur la surface de verre. Ulrich pousse un long cri pour appeler. La voix s'envole dans le silence de mort¹⁷ où dorment les montagnes ; elle court au loin sur la glace comme un oiseau sur la mer. Puis elle s'éteint et rien ne lui répond.

Il se remet à marcher. Le soleil a disparu là-bas derrière les sommets qui sont rouges encore ; mais les endroits profonds de la vallée deviennent gris. Et le jeune homme a peur tout à coup. Il lui semble que le silence, le froid, la mort de ces montagnes pendant l'hiver entrent en lui, vont arrêter et glacer son sang, rendre ses bras et ses jambes tout durs et faire de lui un homme immobile et tout froid. Et il se met à courir, s'enfuyant vers sa maison. Le vieux, pense-t-il, est rentré, pendant qu'il n'était pas là. Il a pris un autre chemin ; il sera sans doute assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçoit l'auberge. Aucune fumée n'en sort. Ulrich court plus vite, ouvre la porte. Sam arrive très vite pour le recevoir, mais Gaspard Hari n'est pas revenu.

Affolé¹⁸, Kungsi tourne sur lui-même, comme s'il pensait trouver son camarade caché dans un coin. Puis il rallume le feu et fait la soupe, en espérant toujours voir revenir le vieux.

De temps en temps, il sort pour regarder s'il ne vient pas. La nuit est tombée, la nuit pâle des montagnes, la nuit qu'éclaire au loin la lune jaune prête à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentre, s'assoit, se chauffe les pieds et les mains en pensant aux accidents possibles.

Gaspard peut-être s'est cassé la jambe, est tombé dans un trou, s'est blessé au pied. Et il reste couché dans la neige, saisi par le

froid, affolé, perdu, criant peut-être, appelant de toutes ses forces dans le silence de la nuit. Mais où ? La montagne est si grande, si dure, si dangereuse aux environs, surtout en cette saison ; il faudrait être dix ou vingt guides et marcher pendant huit jours dans tous les sens pour trouver un homme dans cet endroit immense¹⁹.

Ulrich Kungsi, cependant, se décide à partir avec Sam si Gaspard Hari n'est pas revenu entre minuit et une heure du matin.

Et il commence à se préparer.

Il met à manger pour deux jours dans son sac, roule autour de lui une corde longue, mince et forte, regarde si son bâton à bout de fer et sa petite pioche²⁰ pour creuser des pas dans la glace, sont bien solides. Puis il attend. Le feu brûle dans la cheminée ; le gros chien dort ; on entend seulement le bruit, toujours le même, de l'horloge²¹ dans son enveloppe de bois ; son oreille écoute avec soin les bruits au loin, se dresse²² un peu quand le vent léger passe le long des toits et des murs.

Minuit sonne ; en entendant le bruit, il fait un saut d'un seul coup. Puis, comme il sent qu'il tremble et qu'il a peur, il pose de l'eau sur le feu, afin de boire du café bien chaud avant de se mettre en route.

Quand une heure sonne, il se lève, réveille Sam, ouvre la porte et s'en va vers le Wildstrubel. Pendant cinq heures, il monte, creuse la glace, avançant toujours et parfois tirant au bout de sa corde le chien resté en bas d'une montée trop difficile. Il est six heures environ, quand il arrive à un des sommets où le vieux Gaspard vient souvent chercher les chamois.

Et il attend que le jour se lève.

16 Le jour baisse : le jour arrive à sa fin, la nuit commence à tomber.

17 Un silence de mort : un très grand silence, un silence qui fait peur.

18 Affolé : très inquiet.

19 Immense : très grand.

20 Une pioche : un outil qui sert à faire des trous dans le sol.

21 Une horloge : appareil de grande taille qui indique l'heure.

22 Se dresser : se mettre droit. Ici, l'expression signifie qu'il écoute encore plus attentivement que d'habitude.

Le ciel devient pâle sur sa tête ; et soudain la mer des sommets tout autour de lui s'éclaire, devient rose et le soleil rouge apparaît derrière les montagnes.

Ulrich Kungsi se remet en route. Il va comme un chasseur, courbé, cherchant partout sur le sol, disant au chien :

Cherche, mon gros, cherche.

Il redescend la montagne maintenant, regardant au fond des abîmes, et parfois, appelant, jetant un long cri qui meurt très vite dans ce lieu immense et désert. Alors il colle l'oreille à terre, pour écouter ; il croit entendre une voix, se met à courir, appelle encore, n'entend plus rien, s'assoit, très fatigué et très triste. Vers midi, il déjeune et fait manger Sam, aussi fatigué que lui-même. Puis il recommence à chercher.



Quand le soir vient, il marche encore ; il a fait déjà cinquante kilomètres dans la montagne. Comme il est trop loin de sa maison pour y rentrer et trop fatigué pour marcher encore, il creuse un trou dans la neige et s'y cache avec son chien, sous une couverture²³ qu'il a apportée. Et ils se couchent l'un contre l'autre, l'homme et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et malgré cela, complètement glacés.

Ulrich ne dort pas beaucoup, son esprit voit des choses terribles, tout son corps tremble.

Le jour va paraître quand il se relève. Ses jambes sont dures comme du fer, il se sent faible, il a peur, son cœur bat d'une manière extraordinaire aussitôt qu'il croit entendre un bruit.

Il pense soudain qu'il va mourir de froid dans ce lieu désert, et la peur de cette mort le rend plus courageux et plus fort.

Il descend maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam qui marche sur trois pattes. Ils arrivent à Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison est vide. Le jeune homme fait du feu, mange et s'endort, très fatigué ; il ne pense plus à rien.

Il dort longtemps, très longtemps, d'un sommeil très profond. Mais soudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich ! », le réveille et le fait se dresser. A-t-il rêvé ? Est-ce une de ces voix qui traversent les rêves des esprits inquiets ? Non, il l'entend encore, ce cri terrible, entré dans son oreille et resté dans tout son corps jusqu'au bout de ses doigts qui tremblent. C'est sûr, on a crié ; on a appelé : « Ulrich ! » Quelqu'un est là, près de la maison, il en est certain. Il ouvre la porte et hurle de toutes ses forces :

C'est toi, Gaspard ?

²³ Une couverture : grande pièce de laine qu'on met sur soi la nuit pour ne pas avoir froid.

Rien ne répond ; aucune voix, aucun murmure, rien. Il fait nuit. La neige est pâle. Le vent s'est levé, le vent glacé qui casse les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces sommets déserts, un vent de mort. Ulrich crie encore :

Gaspard ! Gaspard ! Gaspard !

Puis il attend. Tout se tait sur la montagne ! Alors la peur le saisit jusqu'aux os²⁴. D'un saut, il rentre dans l'auberge et ferme la porte à clef ; puis il tombe tremblant de froid sur une chaise, certain qu'il vient d'être appelé par son camarade au moment où il mourait.

De cela, il est sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari est resté en attendant la mort pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou. Il est resté pendant deux jours et trois nuits, et il vient de mourir tout à l'heure en pensant à son camarade. Et son âme²⁵, aussitôt libre, s'est envolée vers l'auberge où dort Ulrich, et l'a appelé, car les âmes des morts peuvent appeler les vivants. Elle a crié, cette âme sans voix, dans l'âme endormie d'Ulrich ; elle a crié son dernier adieu, ou bien sa colère contre l'homme qui n'a pas assez cherché.

Et Ulrich la sent là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il vient de refermer. Elle va et vient, comme un oiseau de nuit qui passe le long d'une fenêtre éclairée ; et le jeune homme affolé est prêt à crier de peur. Il veut s'enfuir et n'ose pas sortir ; il n'ose pas et n'osera plus jamais, car l'âme restera là, jour et nuit, autour de l'auberge, aussi longtemps que le corps du vieux guide n'aura pas été retrouvé et déposé dans la terre d'un cimetière.

Le jour vient et Kungsi reprend un peu de courage au retour du soleil. Il prépare son repas, fait la soupe de son chien, puis

il reste sur une chaise, immobile, très malheureux, pensant au vieux couché sur la neige. Puis, aussitôt que la nuit recouvre la montagne, des peurs nouvelles tombent sur lui. Il marche maintenant dans la cuisine noire, éclairée seulement par la flamme d'une petite lampe, il marche d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit ne va pas encore traverser le terrible silence du dehors. Et il se sent seul, comme aucun homme n'a été seul ! Il est seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus des maisons des hommes, au-dessus de la vie qui remue et murmure, seul dans le ciel glacé !

Une envie folle²⁶ le prend de se sauver²⁷ n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loèche en se jetant dans l'abîme ; mais il n'ose pas seulement ouvrir la porte, parce que l'autre, le mort, l'empêchera de passer, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, fatigué de marcher, fou de peur, il s'endort enfin sur une chaise, car il a peur de son lit comme on a peur d'un lieu habité par les morts.

Et soudain le terrible cri de l'autre soir lui déchire les oreilles, un cri terrible ; Ulrich étend le bras pour chasser le mort, et il tombe sur le dos avec sa chaise.

Sam, réveillé par le bruit, se met à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tourne autour de la pièce en cherchant d'où vient le danger. Arrivé près de la porte, il sent dessous longtemps, le poil dressé, la queue droite et montrant les dents.

Kungsi, affolé, s'est levé et tenant sa chaise par un pied, il crie :

N'entre pas, n'entre pas ou je te tue.

24 La peur le saisit aux os : il a tellement peur que même ses os ressentent cette peur.

25 Âme : partie de l'homme qui ne meurt pas, par opposition au corps.

26 Une envie folle : une très grande envie.

27 Se sauver : fuir.

Et le chien, rendu furieux par ce cri, aboie avec colère contre cet ennemi qu'il ne voit pas, cet ennemi à qui parle son maître. Sam, peu à peu, devient plus calme et revient se coucher près du feu, mais il reste inquiet, la tête levée, les yeux brillants et montrant les dents.

Ulrich, à son tour, retrouve ses esprits²⁸, mais comme il se sent malade de peur, il va chercher une bouteille d'alcool dans le buffet²⁹ et il boit, coup sur coup³⁰, plusieurs verres. Ses idées deviennent moins claires ; il reprend courage ; une fièvre de feu court dans son corps.

Il ne mange pas beaucoup le lendemain ; il boit seulement de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de suite, il vit complètement ivre. Aussitôt que la pensée de Gaspard Hari lui revient, il recommence à boire jusqu'au moment où il tombe sur le sol. Et il reste là, sur le visage, ivre mort, le corps écrasé de fatigue, dormant le front par terre. Mais quelques heures après avoir bu cet alcool qui le rend fou et le brûle, le cri, toujours le même, « Ulrich ! », le réveille comme une balle qui lui traverserait la tête ; et il se met debout, pouvant à peine marcher, étendant les mains pour ne pas tomber, appelant Sam. Et le chien, qui semble devenir fou comme son maître, court vers la porte, la frappe de ses pattes, la mordant de ses longues dents blanches ; pendant ce temps le jeune homme, la tête en arrière, boit, boit, comme de l'eau froide après une course, l'alcool qui tout à l'heure endormira encore sa pensée et sa peur folle.

En trois semaines, il boit tout l'alcool qu'il a apporté. Mais sa peur, qu'il a endormie, se réveille plus furieuse encore quand il n'a plus rien à boire. L'idée terrible qu'il a dans la tête depuis un mois le rend fou. Il marche maintenant dans sa maison comme une bête

dans sa prison, collant son oreille à la porte pour écouter si l'autre est là, et crier à travers le mur.

Puis, aussitôt qu'il s'endort, vaincu par la fatigue, il entend la voix qui le fait sauter sur ses pieds.

Une nuit enfin, ne pouvant plus rester comme cela, il court vers la porte et l'ouvre pour voir qui l'appelle et l'obliger à se taire.

Il reçoit en plein visage l'air froid qui le glace jusqu'aux os et il referme la porte à clef, sans s'apercevoir que Sam a couru au-dehors. Puis, tremblant, il jette du bois au feu et s'assoit devant pour se chauffer ; mais soudain, il fait un saut, quelqu'un fait du bruit contre la porte en pleurant.

Il crie, affolé :

Va-t'en !

Un gémissement³¹ lui répond, long et malheureux.

Alors toute la raison qui lui reste est emportée par la peur. Il répète « Va-t'en ! » en tournant sur lui-même pour trouver un coin où se cacher. L'autre, pleurant toujours, passe le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich court vers le gros buffet plein d'assiettes et de choses à manger, et le soulevant avec une force extraordinaire, il le tire tout contre la porte. Puis il met les uns sur les autres tous les meubles qui lui restent, les chaises, le lit, et il bouche la fenêtre comme on fait quand l'ennemi vous entoure.

Mais celui du dehors pousse maintenant de grands gémissements, tristes comme la mort, et le jeune homme se met à répondre par des gémissements pareils.

Et des jours et des nuits passent ; ils n'arrêtent pas de hurler l'un et l'autre. L'un tourne sans cesse autour de la maison et fait du bruit contre le mur avec ses ongles, si fort qu'il semble

28 Retrouver ses esprits : se calmer et redevenir normal après une très grande peur.

29 Le buffet : meuble de la salle à manger où l'on range les verres et les assiettes.

30 Coup sur coup : sans s'arrêter, l'un après l'autre.

31 Un gémissement : un cri faible qu'on pousse quand on souffre.

vouloir le démolir³² ; l'autre, au-dedans, suit tous ses mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répond à sa voix par des cris effrayants.

Un soir, Ulrich n'entend plus rien ; et il s'assoit, tellement fatigué qu'il s'endort aussitôt.

Il se réveille sans rien se rappeler, sans penser à rien, comme si sa tête s'était vidée pendant ce lourd sommeil. Il a faim ; il mange.

L'hiver est fini ; on peut à nouveau passer par le col de la Gemmi ; et la famille Hauser se met en route pour rentrer dans son auberge.

Aussitôt qu'elles sont arrivées au haut de la montée, les femmes montent sur le mulet, et elles parlent des deux hommes qu'elles vont retrouver tout à l'heure. Elles s'étonnent que l'un d'eux ne soit pas descendu quelques jours plus tôt, aussitôt que la route est devenue possible, pour donner des nouvelles après leur long hiver. On aperçoit enfin l'auberge encore couverte de neige. La porte et la fenêtre sont fermées ; un peu de fumée sort du toit, ce qui rassure³³ le père Hauser. Mais en approchant, ils aperçoivent devant la porte les os d'un grand animal qui a été mangé par les grands oiseaux de la montagne.

Tous le regardent avec attention.

Ça doit être Sam, dit la mère. Et elle appelle : « Hé, Gaspard ! »

Un cri répond à l'intérieur, un cri terrible, comme celui d'une bête. Le père Hauser répète :

Hé, Gaspard !

On entend un autre cri pareil au premier.

Alors, les trois hommes, le père et les deux fils, essaient d'ouvrir la porte. Ils ne peuvent pas. Ils prennent derrière la



maison un long morceau de bois très lourd et le poussent de toutes leurs forces contre la porte. Le bois crie, les planches volent en morceaux ; puis un grand bruit fait trembler la maison et ils aperçoivent, dedans, derrière un gros meuble tombé par terre, un homme debout, avec des cheveux qui lui arrivent aux épaules, une barbe qui lui tombe sur la poitrine, des yeux brillants et des morceaux de tissus déchirés sur le corps.

Ils ne le reconnaissent pas, mais Louise Hauser s'écrie :

« C'est Ulrich, maman. » Et la mère comprend que c'est Ulrich, malgré ses cheveux blancs.

Il les laisse venir, il se laisse toucher ; mais il ne répond rien aux questions qu'on lui pose, et il faut le conduire à Loèche. Là, les médecins disent qu'il est fou.

32 Démolir : casser.

33 Rassurer : calmer, enlever la peur.

Et, depuis ce jour, personne ne sait ce qu'est devenu son compagnon.

La petite Hauser est presque morte, cet été-là, après une longue maladie ; on dit que c'est à cause du froid de la montagne.

A1	Moins de 500 mots
A2	de 500 à 1000 mots
B1	de 1000 à 1500 mots
B2	1500 et plus mots

Cinq contes

Guy de Maupassant

Souriants ou cocasses, dramatiques ou angoissés, les contes de Maupassant nous entraînent dans ce monde paysan du XIX^e siècle qui reste pourtant encore si proche.

Cet ouvrage contient :

- Toine
- Le papa de Simon
- La bête de maître Belhomme
- La ficelle
- L'auberge

→ Le CD audio contient la totalité du texte enregistré.

→ Un dossier pédagogique propose des activités pour contrôler la lecture et l'écoute du texte, réemployer le vocabulaire ainsi que des fiches pour aller plus loin.